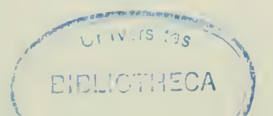


Voir les [illegible] de l'éditeur
au sujet de l'ouvrage
et du frontispice



Cost £ 5.



PANDORE.

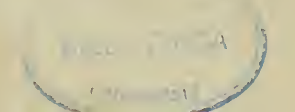
ESSAI
SUR
LE CARACTERE, LES MŒURS
ET L'ESPRIT
DES FEMMES
DANS LES DIFFÉRENS SIECLES.

PAR M. THOMAS,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



FÉNELON a écrit ſur l'éducation des femmes ; d'autres Ecrivains plus ou moins célébres ont traité après lui le même ſujet ; & peut-être y auroit-il encore un Ouvrage nouveau à faire ſur cet objet, un des plus négligés & des plus utiles. Ce n'eſt point ici le but qu'on ſe propoſe ; mais on offre un tableau hiſtorique, & comme un réſultat de faits & d'expériences qui peut ſervir de baſe à un ouvrage de raiſonnement. On verra par-là peut-être que les femmes ſont ſuſceptibles de toutes les qualités, que la religion, la politique, ou le gouvernement voudroient leur donner.

Ce morceau qu'on peut regarder comme faiſant partie de l'Hiſtoire des mœurs, eſt détaché d'un ouvrage plus conſidérable qui n'a point encore paru, & où l'on examine l'uſage ou l'abus que l'on a fait de la louange dans tous les ſiècles. Par une ſuite

de ce plan, on cherchoit les divers genres de mérite qui ont distingué les femmes les plus célébrées dans les différentes époques de l'histoire; & à cette occasion on parloit quelquefois des éloges qui en ont été faits.

Quelques personnes ont paru desirer que ce morceau fût détaché du reste: & on le donne ici séparément.



ESSAI



ESSAI
SUR
LE CARACTÈRE, LES MŒURS
ET L'ESPRIT
DES FEMMES
DANS LES DIFFÉRENS SIECLES.

Si l'on parcourt les pays & les ſiècles ; on verra preſque par-tout les femmes adorées & opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occaſion d'abuſer de ſa force, en rendant hommage à leur beauté, s'eſt par tout prévalu de leur foibleſſe. Il a été tout à la fois leur tyran & leur eſclave. La nature elle-même en formant des êtres ſi ſenſibles & ſi doux, ſemble

s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur. Sans cesse environnées de douleurs & de craintes, les femmes partagent tous nos maux, & se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie sans s'exposer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent, altère leur santé & menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté : & quand elles échappent à ce fléau, le tems qui la détruit, leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humilians de la pitié, ou de la voix si foible de la reconnoissance.

La société ajoute encore pour elles aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe est couverte de sauvages ; & chez tous ces peuples les femmes sont très-malheureuses. L'homme sauvage, tout à la fois féroce &

indolent, actif par néceſſité, mais porté par un goût invincible au repos, ne connoiſſant preſque que le phyſique de l'amour, & n'ayant aucune de ces idées morales, qui ſeules adouciſſent l'empire de la force, accoutumé par ſes mœurs à la regarder comme la ſeule loi de la nature, commande deſpotiquement à des êtres que la raiſon fit ſes égaux, mais que la foibleſſe lui aſſujettit. Les femmes ſont chez les Indiens ce que les Ilotes étoient chez les Spartiates, un peuple vaincu obligé de travailler pour les vainqueurs. Auſſi a-t-on vu ſur les rives de l'Orénoque des meres par pitié tuer leurs filles & les étouffer en naiſſant. Elles regardoient cette pitié barbare comme un devoir.

Chez les Orientaux vous trouverez un autre genre de deſpotiſme & d'empire, la clôture & la ſervitude domeſtique des femmes, autoriſées par les mœurs, & conſacrées par les loix. En

Turquie , en Perse , au Mogol , au Japon & dans le vaſte Empire de la Chine, une moitié du genre humain eſt opprimée par l'autre. L'excès de l'oppreſſion y naît de l'excès de l'amour même. L'Aſie entière eſt couverte de ces priſons où la beauté eſclave attend les caprices d'un maître. Là des multitudes de femmes raſſemblées n'ont des ſens & une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne ſont que d'un moment; & les rivalités , les haines , les fureurs ſont de tous les jours. Là elles ſont obligées de payer leur ſervitude même par l'amour le plus tendre, ou ce qui eſt plus affreux , par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là le plus humiliant deſpotiſme les ſoumet à des monſtres qui n'étant d'aucun ſexe , les deshonorent tous deux. Là enfin leur éducation ne tend qu'à les avilir; leurs vertus ſont forcées; leurs plaiſirs même triſtes & involontaires;

& après une exiſtence de quelques années, leur vieilleſſe eſt longue & affreuſe.

Dans les pays tempérés, où le climat donnant moins d'ardeur aux déſirs, laiſſe plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté; mais la légiſlation ſévère les a miſes par-tout dans la dépendance. Tantôt elles furent condamnées à la retraite, & ſéparées des plaiſirs comme des affaires. Tantôt une longue tutelle ſembloit inſulter à leur raiſon. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales; aſſervies dans un autre à des nœuds indiſſolubles qui ſouvent joignent pour jamais la douceur à la férocité, & la ſenſibilité à la haine; dans les pays où elles ſont les plus heureuſes, gênées dans leurs deſirs, gênées dans la diſpoſition de leurs biens, privées de leur volonté même

dont la loi les dépouille, efclaves de l'opinion qui les domine avec empire, & leur fait un crime de l'apparence même ; environnées de toute part de juges qui font en même tems leurs Séducteurs & leurs tyrans, & qui après avoir préparé leurs fautes, les en puniffent par le deshonneur, ou ont ufurpé le droit de les flétrir fur des foupçons; tel eft à-peu-près le fort des femmes fur toute la terre. L'homme à leur égard, felon les climats & les âges, eft ou indifférent ou oppreffeur ; mais elles éprouvent tantôt une oppreffion froide & calme qui eft celle de l'orgueil, tantôt une oppreffion violente & terrible qui eft celle de la jaloufie. Quand on ne les aime pas, elles ne font rien quand on les adore, on les tourmente. Elles ont prefqu'à redouter également & l'indifférence & l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris & le malheur.

Chez les peuples mêmes où elles exerçoient le plus d'empire, il s'eſt trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute eſpèce de gloire. Un Grec célèbre (1) a dit que la femme la plus vertueuſe étoit celle dont on parloit le moins. Ainſi en leur impoſant les devoirs, cet homme ſévère leur ôtoit la douceur de l'eſtime publique ; & exigeant d'elles les vertus, leur faiſoit un crime d'aſpirer à l'honneur. Si une d'elles avoit voulu défendre la cauſe de ſon ſexe, elle auroit pu lui dire : quelle eſt votre injuſtice ? Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge ? L'eſtime publique appartient à qui ſait la mériter. Nos devoirs ſont différens des vôtres ; mais quand ils ſont remplis, ils ſont votre bonheur, & le charme de la vie. Nous ſommes épouſes &

(1) Thucidide.

mères ; c'eſt nous qui formons les liens & la douceur des familles. C'eſt par nous que s'adoucit cette rudeſſe un peu ſauvage, qui tient peut-être à la force, & qui, à chaque inſtant peut faire d'un homme, l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en vous cette ſenſibilité qui s'attendrit ſur les maux; & nos larmes vous avertiſſent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons beſoin de courage comme vous. Plus foibles, nous avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur, les loix par la contrainte, & la vertu par des combats. Quelquefois auſſi le nom de citoyenne exige de nous des ſacrifices. Quand vous offrez votre ſang à l'Etat, ſongez que c'eſt le nôtre. En lui donnant nos fils & nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs de bataille vous ne faites que mourir, & nous avons le malheur de

ſurvivre à ce que nous aimons le plus.
Eh quoi ! tandis que votre altière vanité eſt ſans ceſſe occupée à couvrir la terre de ſtatues, de mauſolées & d'inſcriptions, pour tâcher, s'il eſt poſſible, d'éterniſer vos noms, & de vivre encore quand vous ne ſerez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées ? Vous voulez que l'oubli & un éternel ſilence ſoient notre partage ? Ne ſoyez pas nos tyrans en tout. Souffrez que notre nom ſoit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons. Souffrez que la reconnoiſſance ou l'amour le grave ſur la tombe où doivent repoſer nos cendres ; & ne nous privez pas de cette eſtime publique, qui après l'eſtime de ſoi-même eſt la plus douce récompenſe de bien faire.

Il faut convenir que tous les hommes n'ont pas été également injuſtes. Dans quelques pays on a rendu des hommages publics aux femmes. Les

arts leur ont élevé des monumens. L'éloquence a célébré leurs vertus. Une foule d'Ecrivains s'eſt plu à recueillir tout ce qu'elles ont fait d'éclatant. Sans entrer dans des détails qui fatigueroient peut-être par leur uniformité, je voudrois voir en général quelles ſont les qualités & les diverſes ſortes de mérite dont les femmes ſont ſuſceptibles, juſqu'où le gouvernement, les circonſtances & les loix peuvent les élever, & les rapports ſecrets de la politique avec leurs mœurs. Je vais donc examiner rapidement ce qu'ont été les femmes dans les différens ſiècles, & comment l'eſprit de leur temps ou de leur nation a influé ſur leur caractère. Ce ſera, pour ainſi dire, l'hiſtoire de cette partie du genre humain que l'autre flatte & calomnie tour-à-tour, & quelquefois ſans la connoître: car il en eſt des femmes comme des Souverains à qui on dit rarement la vé-

rité, & qu'on apprécie bien plus par intérêt ou par humeur, que par justice. Cet Ouvrage ne sera ni un panégyrique, ni une satyre, mais un recueil d'observations & de faits. On verra ce que les femmes ont été, ce qu'elles sont, & ce qu'elles pourroient être.

Nous trouvons d'abord dans Plutarque, le panégyriste & le juge de tant d'hommes célèbres, un Ouvrage intitulé : *Les actions vertueuses des Femmes.* Il est adressé à une d'elles, nommée *Cléa*, que l'on connoît peu ; mais sa liaison seule avec le Philosophe de Chéronnée, l'a fait mettre par quelques Ecrivains au rang des femmes philosophes. Il blâme à la tête de cet Ouvrage ceux qui ont voulu priver les femmes des justes éloges qui leur sont dus. » On pour-
» roit, dit-il, faire le parallèle d'Ana-
» créon & de Sapho, de Sémiramis
» & de Sésostris, de Tanaquil & de

» Servius, de Brutus & de Portie.
» Les talens & les vertus ſont modi-
» fiés par les circonſtances & les per-
» ſonnes, mais le fond eſt le même;
» il n'y a, pour ainſi dire, que la ſur-
» face & la couleur de différentes «.
Il parle enſuite d'un grand nombre de femmes de toutes les nations, qui ont donné des exemples de courage, & d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes, qui avant un combat où il s'agiſſoit de la deſtruction de leur ville, conſentent à s'enſevelir dans les flammes, ſi la bataille eſt perdue, & couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le Conſeil; d'autres qui dans une ville aſſiégée font rougir les hommes d'une capitulation indigne; d'autres qui dans une bataille, voyant fuir leurs fils & leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le paſſage, & les forcent de retourner à la victoire ou à la mort; d'autres qui

dans un ſiége volent au rempart, défendent leur ville, & repouſſènt une armée ; pluſieurs qui réſiſtent à des tyrans & les bravent, & qui au moment que le tyran n'eſt plus, courent en danſant au-devant des conjurés, & les couronnent de leurs propres mains ; pluſieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie ; quelques-unes qui s'expoſent à la mort, & ſe chargent de chaînes pour ſauver leurs époux priſonniers ; Camma qui à l'autel s'empoiſonne elle-même pour empoiſonner l'aſſaſſin de ſon mari, & ſe tournant vers lui, *je n'ai vécu,* dit-elle, *que pour venger mon époux. Il l'eſt. Toi maintenant, au lieu d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau* ; enfin des femmes de la Gaule, qui dans une guerre civile ſe jettent entre les deux armées, ſéparent & réconcilient les combattans, & par-là méritent l'honneur d'être admiſes depuis aux

délibérations publiques, & quelquefois d'être prises pour arbitres entre des nations.

A ces qualités généreuses & altières, par lesquelles il semble que les femmes se soient élevées au-dessus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces, & qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur sexe. Il loue les femmes d'une isle de l'Archipel, où en sept cents ans, dit-il, on ne put citer un exemple, ni d'une foiblesse dans une jeune personne, ni d'adultère dans une femme : & les jeunes Milésiennes, dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un philosophe. Elles se donnoient la mort en foule, sans doute dans cet âge où la nature faisant naître des desirs inquiets & vagues, ébranle fortement l'imagination, & où l'ame étonnée de ses nouveaux besoins, sent succéder la mélancolie au calme & aux jeux de l'enfance. Rien ne pou-

voit arrêter les ſuicides. On fit une loi qui condamnoit la première qui ſe tueroit, à être portée nue & exposée dans la place publique. Ces jeunes filles bravoient la mort. Aucune n'oſa braver la honte après la mort même : & les ſuicides ceſſèrent (*a*).

---

(1) Plutarque dans le même Livre cite encore un trait d'une femme, qui même aujourd'hui pourroit ſervir d'excellente leçon d'économie politique. Un Roi qui croyoit que l'or étoit les richeſſes, épuiſoit les habitans de ſon pays au travail des mines. Tout périſſoit. Les habitans ont recours à la Reine. Elle fait faire en ſecret par des Orfévres des pains d'or, des viandes & des fruits d'or, & au retour d'un voyage, les fait ſervir au Prince. Cette vue le réjouit d'abord. Bientôt il ſent la faim, & demande à manger. Nous n'avons que de l'or, dit-elle, vos terres ſont en friche, elles ne rapportent rien ; on vous ſert ce que vous aimez, & la ſeule choſe qui nous reſte. Le Roi l'entendit, & ſe corrigea. Ce trait peu connu mériteroit d'être embelli par l'Ecrivain ingénieux & piquant, qui fait de l'apologue un cours de morale pour les jeunes Princes.

Outre cet Ouvrage de Plutarque, nous en avons un autre en l'honneur des femmes Spartiates, où il cite d'elles une foule de mots qui annoncent le courage & la force. C'eſt-là qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles que nous connoiſſons; la nature immolée à la patrie; l'honneur mis avant la tendreſſe; le nom de citoyenne préféré au nom de mère; des larmes de joie ſur le corps d'un fils percé de coups; des mains maternelles armées contre un fils coupable de lâcheté; des ordres de mourir envoyés à un fils ſoupçonné d'un crime; la douleur & la plainte regardées ou comme une foibleſſe, ou comme un outrage; l'intrépidité juſques dans la ſervitude, & l'exemple d'une d'entr'elles, qui priſonniere & vendue comme eſclave, interrogée : *que ſais-tu? Etre libre*, répondit-elle; & à qui ſon maître ayant commandé une choſe injurieuſe,

rieuſe, *tu ne me méritois pas* : & elle ſe laiſſa mourir.

Ceux qui jugent de ce qui a été par ce qui eſt, ceux qui ſur-tout ignorent ce que peut ſur les ames une légiſlation conçue dans une ſeule tête, & combinée dans toutes ſes branches, ne pourront concevoir tant de force dans un ſexe, qui paroît bien plus deſtiné à être ſenſible, que courageux. Mais tel étoit le pouvoir des inſtitutions & des temps. Chez les Grecs, preſque tous républicains, les mœurs des femmes devoient être fortes & auſtères. La retraite où elles paſſoient leur vie, fortifioit leur ame. La pauvreté publique retranchoit des moyens de corruption. L'honneur général élevoit leur ſenſibilité. Elles avoient l'orgueil de ne pas vouloir reſter au deſſous de leurs fils, de leurs frères, de leurs maris, & ne pouvant les attirer à elles, elles s'élevoient juſqu'à eux. D'ailleurs

dans ces premiers temps, époque de la formation des Etats & de la civilisation des hommes, les dangers pour les deux sexes étoient communs. Des républiques ou des royaumes composés d'une ville, étoient sans cesse ou menacés, ou envahis. Les haines nationales plus irritées par des mêlanges d'intérêt, étoient plus ardentes, & savoient moins pardonner. Les guerres, qui parmi nous ne sont plus que des guerres de Rois, étoient alors des guerres de peuples. On se combattoit pour se détruire. La victoire condamnoit les femmes. La servitude établie par la conquête, étoit une asyle contre la mort, jamais contre la honte. Dans l'intérieur, l'incertitude des loix, & les chocs de la liberté, ouvroient la porte à des tyrans. Le droit de commander étoit alors le droit d'abuser de tout. Le citoyen ne savoit plus ce qu'il avoit ni à craindre, ni à espérer,

ni à souffrir. Delà les résistances & les complots. De-là les trames secrettes, & les femmes admises à la vengeance, parce que les maux s'étendoient jusqu'à elles, & que souvent elles avoient à perdre plus que la vie. Alors les deux sexes se montoient au même ton ; & le courage étoit extrême, parce que la crainte l'étoit.

Dans les mêmes temps, & par le même mouvement, il y avoit en Europe comme en Asie, des invasions, des voyages de peuples, des émigrations les armes à la main ; & les compagnes de ces peuples errans, partageoient à la fois le péril & l'audace. Il devoit donc y avoir dans toutes ces époques, une habitude de courage chez les femmes : & comme l'honneur de leur sexe tient à une fierté naturelle ; que c'est presque toujours la mollesse qui prépare la séduction ; que l'habitude de vaincre des

périls, donne celle de ſe vaincre ſoi-même ; que la vie de ces femmes étoit toujours ou orageuse, ou retirée ; & qu'elles ne pouvoient connoître ce loiſir inquiet des ſociétés, où l'imagination va ſans cesse au-devant des deſirs, & où l'ame ſe corrompt à la fois par tous les ſens ; elles devoient joindre à leur courage une fierté délicate ſur l'honneur ; & telles ſont en effet les deux qualités que leur aſſigne Plutarque, en louant les femmes Grecques ou Barbares de ces temps reculés.

Cependant comme alors même il y a eu différentes époques, il ne faut pas croire que partout les mœurs des femmes aient été les mêmes. Il paroît en général que dans les iſles de la Grèce, les mœurs étoient plus pures que dans le Continent. Les Inſulaires plus ſéparés, devoient garder plus aiſément leurs loix & leurs vertus. Le couvent guerrier de Lacé-

démone devoit être plus auſtere, que le ſéjour riant d'Athènes. Thèbes, où il n'y avoit qu'une ſimplicité groſſière au lieu de luxe, ne devoit pas reſſembler à Corinthe, qui par ſa ſituation & ſon commerce, appelloit des deux mers les richeſſes & les vices. Enfin, à meſure que les inſtitutions ſe corrompirent, l'eſprit général des femmes dut ſe perdre; mais, ce qui eſt aſſez remarquable, dans les temps même les plus beaux de la Grèce, les courtiſanes y jouèrent un très-grand rôle, & ſur-tout dans Athènes. Par quelles circonſtances, cet ordre de femmes qui avilit à la fois ſon ſexe & le nôtre, dans un pays où les femmes avoient des mœurs, parvint-il à la conſidération, & quelquefois à la plus grande célébrité? On en peut, ce me ſemble, donner pluſieurs raiſons.

D'abord les courtiſanes étoient juſqu'à un certain point mêlées à la

religion. La Déeſſe de la beauté qui avoit des autels, ſembloit protéger leur état, qui étoit pour elle une eſpèce de culte. Elles invoquoient Vénus dans les dangers ; & après les batailles, on croyoit, ou l'on faiſoit ſemblant de croire que Miltiade & Thémiſtocle avoient été de grands hommes, parce que les Laïs & les Glycères avoient chanté des hymnes à leur Déeſſe.

Les courtiſanes tenoient encore à la religion par les arts ; elles offroient des modèles pour former des Vénus qui étoient enſuite adorées dans les temples (3).

---

(1) Phriné ſervit de modèle à Praxitele, pour ſa Vénus de Cnide: & pendant les Fêtes de Neptune auprès d'Eleuſis, Apelle ayant vu cette même courtiſane ſur le rivage de la mer, ſans autre voile que ſes cheveux épars & flottans, fut tellement ébloui de ſa beauté, qu'il en prit l'idée de ſa Vénus ſortant des eaux.

Elles tenoient, comme on voit, aux ſtatuaires & aux peintres, dont elles embelliſſoient les ouvrages.

La plûpart étoient muſiciennes, & cet art plus puiſſant dans la Grèce, qu'il ne l'a été partout ailleurs, étoit pour elles un charme de plus.

On ſait combien ce peuple étoit enthouſiaſte de la beauté. L'imagination ſenſible des Grecs adoroit la beauté dans les temples, l'admiroit dans les chef-d'œuvres des arts, la contemploit dans les exercices & dans les jeux, cherchoit à la perfectionner dans les mariages, & lui propoſoit des prix dans des fêtes publiques. Mais dans les femmes honnêtes, la beauté ſolitaire étoit le plus ſouvent obſcure & retirée : celle des courtiſanes s'offrant partout, attiroit par tout des hommages.

La ſociété ſeule peut développer les charmes de l'eſprit ; & les autres femmes en étoient exclues. Les cour-

tiſanes vivant publiquement dans Athènes, où ſans ceſſe elles entendoient parler de philoſophie, de politique & de vers, prènoient peu-à-peu tous ces goûts. Leur eſprit devoit donc être plus orné, & leur converſation plus brillante. Alors leurs maiſons devenoient des écoles d'agrément; les Poëtes venoient y puiſer des connoiſſances légères de ridicule & de grace; & les Philoſophes, des idées qui ſouvent leur euſſent échappé à eux-mêmes. Socrate & Périclès ſe rencontroient chez Aſpaſie, comme Saint-Evremont & Condé chez Ninon. On acquéroit chez elles de la fineſſe & du goût; on leur rendoit en échange de la réputation.

La Grèce étoit gouvernée par les hommes éloquens; & les courtiſanes célèbres ayant du pouvoir ſur les orateurs, devoient avoir de l'influence ſur les affaires. Il n'y avoit pas juſqu'à ce

Démosthène, si terrible aux tyrans; qui ne fût subjugué; & l'on disoit de lui : *ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en un jour.* Cette influence augmentoit leur considération, & avec leur esprit développoit leur talent de plaire.

Enfin les loix & les institutions publiques, en autorisant la retraite des femmes, mettoient un grand prix à la sainteté des mariages. Mais dans Athènes, l'imagination, le luxe, le goût des arts & des plaisirs, étoient en contradiction avec les loix. Les courtisanes venoient donc, pour ainsi dire, au secours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltoit pas : le vice intérieur & qui troubloit la paix des maisons, étoit un crime. Par une bisarrerie étrange & peut-être unique, les hommes étoient corrompus; & les mœurs domestiques, austères. Il semble que les courtisanes n'étoient point re-

gardées comme de leur ſexe; & par une convention à laquelle les loix & les mœurs ſe plioient, tandis qu'on n'eſtimoit les autres femmes que par les vertus, on n'eſtimoit celles-là que par les agrémens.

Toutes ces raiſons ſervent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent ſi ſouvent dans la Grèce. Sans cela, on auroit peine à concevoir comment ſix ou ſept Ecrivains ont tous conſacré leur plume à célébrer les courtiſanes d'Athènes (1); comment trois Peintres fameux avoient uniquement voué leur pinceau à les repréſenter ſur la toile; comment pluſieurs Poëtes Grecs les ont célébrées dans leurs comédies & leurs vers. On auroit peine à croire que les plus grands hommes briguaſſent à l'envi leur ſociété; qu'Aſpaſie fit décider de la guerre & de la paix;

(1) Voyez Athénée.

que Phriné eût une ſtatue d'or placée à Delphes entre les ſtatues de deux Rois; & qu'après leur mort on leur élevât quelquefois de magnifiques tombeaux. Le voyageur qui approche d'Athènes, diſoit un Ecrivain Grec (1), voyant ſur les bords du chemin ce mauſolée qui attire de loin ſes regards, s'imagine que c'eſt le tombeau de Miltiade ou de Périclès, ou de quelqu'autre grand homme qui a ſervi la patrie : il approche, il s'informe, & il apprend que c'eſt une courtiſane d'Athènes qui eſt enſevelie avec tant de pompe. Et dans une lettre à Alexandre, Théopompe lui ayant parlé de ce même mauſolée; ainſi, lui dit-il, ainſi après ſa mort eſt honorée une courtiſane; & de tous ceux qui ſont morts en Aſie en combattant pour toi & pour le ſalut de la Grèce, il n'y en a au-

(1) Dicœarque.

cun qui ait un tombeau, & dont on ait même pensé à honorer la cendre. Tels étoient les hommages que cette nation enthousiaste, voluptueuse & sensible rendoit à la beauté. Se conduisant par son imagination plus que par des mœurs, & ayant des loix plutôt que des principes, elle exiloit ses grands hommes, honoroit ses courtisanes, faisoit périr Socrate, se laissoit gouverner par Aspasie, veilloit à la sainteté des mariages, & plaçoit Phriné dans les temples.

Chez les Romains, peuple austère & grave, qui pendant cinq cents ans ignora les plaisirs & les arts, & qui au milieu des charrues & des camps étoit occupé à labourer ou à vaincre, les mœurs des femmes furent long-temps austères & graves comme eux, & sans aucun mélange de corruption ni de foiblesse. Les temps où les femmes Romaines parurent en public, forment une époque dans l'His-

toire. Renfermées dans leurs maiſons, là, dans leur vertu ſimple & groſſière, donnant tout à la nature, & rien à ce qu'on appelle amuſement, aſſez barbares pour ne ſavoir être qu'épouſes & mères, chaſtes ſans ſe douter qu'on pût ne pas l'être, ſenſibles ſans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées de devoirs, & ignorant qu'il y eût d'autres plaiſirs, elles paſſoient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfans, à élever pour la république une race de Laboureurs ou de Soldats, & bien avant dans la nuit, manioient tour à tour pour leurs époux l'éguille & le fuſeau. On ſait qu'aucun Romain n'étoit vêtu que des habits filés par ſa femme, ou par ſa fille; & Auguſte, maître du monde, donna encore l'exemple de cette ſimplicité antique. Pendant cette époque, les femmes Romaines furent reſpectées comme

dans tous les pays où il y a des mœurs. Leurs maris vainqueurs les revoyoient avec tranſport, au retour des batailles ; ils leur portoient la dépouille des ennemis, & s'honoroient à leurs yeux des bleſſures qu'ils avoient reçues pour l'Etat & pour elles. Souvent ils venoient de commander à des Rois, & dans leurs maiſons ils faiſoient gloire d'obéir. En vain les loix ſévères leur donnoient droit de vie & de mort : plus puiſſantes que les loix, les femmes commandoient à leurs juges. En vain la loi prévenant des beſoins qui n'exiſtent que chez des peuples corrompus, permettoit le divorce ; le divorce autoriſé par la loi, étoit proſcrit par les mœurs. Tel étoit l'empire de la beauté, avant que le mêlange des ſexes les corrompît tous deux, pour les avilir l'un par l'autre.

Il paroît que tout fut employé

dans Rome pour prolonger cette heureuſe époque chez les femmes (1).

On ne voit point que les Romaines euſſent ce courage féroce que Plutarque a loué dans certaines femmes Grecques ou Barbares. Elles tenoient de plus près à la nature, ou l'exagéroient moins. Leur premiere qualité fut la décence. On connoît le trait de Caton le Cenſeur, qui raya un Romain de la liſte du Sénat, pour avoir donné un baiſer à ſa

(1) Une tutelle auſtère, & dont elles ne ſortoient jamais, la cenſure des Magiſtrats, des tribunaux domeſtiques, des loix pour prévenir leur luxe par le réglement des dots, des loix ſomptuaires pour leurs ornemens, des temples élevés à la pudeur, des temples à une Déeſſe qui préſidoit à la paix des mariages & à la réconciliation des époux, des décrets honorables pour les ſervices rendus par les femmes à l'Etat; tout annonce le grand intérêt que ce peuple conquérant prit aux femmes & à leurs mœurs, tant qu'il en eut lui-même.

ſemme, en préſence de ſa fille. A ces mœurs auſtères, les femmes Romaines joignirent un amour de la patrie, qui parut dans des occaſions éclatantes. A la mort de Brutus, elles portèrent toutes le deuil. Au temps de Coriolan, elles ſauvèrent Rome. Ce grand homme irrité ayant bravé le Sénat & les Prêtres, & inſenſible à l'orgueil même de pardonner, ne put réſiſter au pouvoir des femmes qui l'imploroient. Le Sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes de leur céder par tout le pas, fit élever un autel ſur le lieu où la mere avoit fléchi ſon fils, & la femme ſon époux, & permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coëffure. Il faut convenir que nos modes Françoiſes n'ont pas une origine tout-à-fait ſi noble. Au temps de Brennus, elles ſauvèrent Rome une ſeconde fois, en donnant tout leur or pour

la

la rançon de la ville. A cette époque, le *Sénat* leur accorda l'honneur d'être louées sur la tribune, comme les *Magistrats* & les Guerriers. Après la bataille de Cannes, temps où Rome n'avoit plus d'autres trésors que les vertus de ses citoyens, elles sacrifièrent de même leurs pierreries & leurs richesses. Un nouveau décret récompensa leur zèle.

Valere-Maxime, qui vécut sous Tibère, & dont nous avons un Ouvrage, monument de grandes vertus bien plus que de goût, a loué en plusieurs endroits les Dames Romaines. Mais ce sont moins des éloges que des traits détachés où cependant il se permet quelquefois le tour & les mouvemens d'un Orateur. On se doute bien que la fameuse Portie, fille de Caton & femme de Brutus, n'y est point oubliée; ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de frayeur d'avoir vu une robe de son mari

teinte de ſang ; ni cette jeune Romaine qui dans la priſon nourrit ſa mere de ſon lait ; ni pluſieurs femmes illuſtres qui au temps des proſcriptions exposèrent leur vie pour ſauver leurs époux. Cet Ecrivain , en célébrant les vertus, cite auſſi les talens. Il nous apprend qu'au ſecond Triumvirat , les trois aſſaſſins maîtres de Rome , avides d'or après avoir répandu le ſang, & ayant apparemment épuiſé toutes les formules de brigandage & toutes les manieres de piller, s'avisèrent de taxer les femmes. Ils leur imposèrent par tête une très-forte contribution. Les femmes cherchèrent un Orateur pour les défendre, & n'en purent trouver. Perſonne n'eſt tenté d'avoir raiſon contre ceux qui proſcrivent. La fille du célèbre Hortenſius ſe préſenta ſeule ; elle fit revivre les talens de ſon pere, & défendit avec intrépidité la cauſe des femmes & la ſienne. Les tyrans rou-

girent , & révoquèrent leurs ordres. Hortensia fut reconduite en triomphe; & une femme eut la gloire d'avoir donné dans le même jour un exemple de courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, & une leçon d'humanité aux tyrans.

Remarquons que cette époque des talens dans les femmes se trouve à Rome dans le temps où la société devoit être beaucoup plus perfectionnée par l'opulence, par le luxe, par l'usage & l'abus des arts & des richesses. Alors la retraite des femmes dut être moins austère; leur esprit plus actif fut plus exercé ; leur ame eut de nouveaux besoins; l'idée de la réputation naquit pour elles; leur loisir augmenta par la distinction des devoirs. Il y eut des devoirs vils, & que les femmes opulentes laissoient, pour ainsi dire, au peuple : il y en eut de nobles & qui étoient bientôt remplis. Pendant six cents ans, les

vertus avoient ſuffi pour plaire ; alors il fallut encore l'eſprit. On voulut joindre l'éclat à l'eſtime, juſqu'à ce qu'on apprît à ſe paſſer de l'eſtime même : car dans tout pays, à meſure que l'amour des vertus diminue, le prix des talens augmente.

Cette derniere révolution ſe fit ſous les Empereurs, & mille cauſes y contribuèrent. La grande inégalité des rangs, l'excès des fortunes, le ridicule attaché dans ces cours aux idées morales, & à Rome l'excès des ames fortes, impétueuſes dans le mal comme dans le bien, tout précipita la corruption. Alors le vice n'eut pas de frein. La fureur des ſpectacles mit à la mode une licence profonde & vile. Les femmes ſe diſputèrent à prix d'or un hiſtrion. Elles attachèrent leur cœur & leurs yeux avides ſur un théâtre, pour dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit

des patrimoines, & donna des héritiers aux descendans des Scipions & des Emiles. La débauche redouta la fécondité. On apprit à tromper la nature. L'art affreux des avortemens se perfectionna. Les passions, tous les jours renaissantes, purent s'assouvir tous les jours: & les femmes lasses de tout, dégoûtées de tout, multiplièrent dans Rome les monstres de l'Asie, & firent mutiler leurs esclaves, pour satisfaire les nouveaux caprices d'une imagination usée par ses plaisirs même. Alors les vices furent plus puissans que les loix. On ne s'occupa plus de conserver les mœurs, mais de punir les crimes; & quelquefois leur nature & leur nombre effrayant les tribunaux, il fallut, pour ainsi dire, que la loi se couvrît d'un voile, parce qu'il y auroit eu autant de danger que de honte à appercevoir tous les coupa-

bles (1). On ſe doute bien que dans ce ſiecle on loua bien plus ſouvent dans les femmes le rang que la vertu, & les talens ou les graces que les mœurs.

Au temps de la naiſſance de l'Empire, il y eut pluſieurs éloges de femmes prononcés ſur la tribune Romaine ; l'éloge de Junie, ſœur de Brutus & femme de Caſſius ; l'éloge de l'Impératrice Livie, mere de Tibère ; celui d'Octavie par Auguſte, & celui de Poppée par Néron. On peut dire que le premier fut l'éloge de la vertu encore auſtère & républicaine. Le ſecond dut marquer le paſſage des mœurs des femmes dans une république, à leurs mœurs dans

(1) Quand Septime-Sévère monta ſur le trône, il trouva trois mille accuſations d'adultère inſcrites ſur les rôles. Il fut obligé de renoncer à ſes projets de réforme.

une Cour & ſous un Prince. Livie tenoit à la première époque par un reſte de ſimplicité, & pour me ſervir des expreſſions de Tacite, par la ſainteté de ſa maiſon : elle tenoit à la ſeconde par une ambition ſourde, par le déſir du crédit, par un artifice raiſonné, par l'art d'employer adroitement la ſéduction de ſon ſexe, enfin par l'intrigue & le manége appliqués tour-à-tour à des choſes grandes ou petites. Le troiſième, celui d'Octavie, fut l'éloge de la beauté rendue intéreſſante par le malheur, & mêlée à de grands événemens, dont elle fut plutôt la victime que la cauſe (1). Mais l'éloge de Poppée prononcé par un Empereur, & applaudi par les Romains, marqua, pour ainſi dire, le der-

(1) Octavie, ſœur d'Auguſte, femme d'Antoine, & rivale ſi vertueuſe & ſi tendre de Cléopatre.

nier terme de la corruption (1). Il y a apparence quë toutes les femmes qui tenoient à la maison impériale, ou qui y entroient, étoient louées de même après leur mort. Plusieurs d'entr'elles sur le trône, joignirent le scandale aux plaisirs ; mais l'apothéose réparoit tout. La religion étoit moins sévere que les mœurs ; on faisoit plus aisément une Déesse, qu'une femme honnête.

Il y eut pourtant alors quelques vertus chez les femmes ; mais ces vertus se remarquoient. La plûpart durent leur naissance au stoïcisme qui sous les premiers Empereurs se répandit à Rome. On sait que le stoïcisme est pour les mœurs, ce que l'austérité républicaine est pour le gouvernement. Il fit renaître dans quelques maisons les mœurs anti-

(1) Tacite, ann. 16. 6.

ques ; mais avec cette différence ; qu'autrefois dans Rome la vertu contractée presque en naissant, étoit comme une habitude de l'enfance, & l'ouvrage heureux de l'exemple comme des loix ; mais dans l'Empire, il falloit pour avoir des mœurs, une morale forte & des vertus raisonnées. C'étoit encore peu d'avoir des principes ; la raison froide n'eut pas résisté long-temps : il falloit un certain enthousiasme qui donnât de l'énergie à l'ame & la soutînt ; qui se proposât une grandeur au-dessus de l'homme, pour parvenir jusqu'où l'homme peut aller ; qui méprisât tous les plaisirs, pour mieux dédaigner les vices ; qui bravât les douleurs, pour mieux s'aguérir contre la foiblesse ; qui enfin, dans des lieux où le crime étoit tout puissant par l'autorité & par l'exemple, rendit l'homme indépendant de tout, hors du devoir, & l'élevant au dessus de

ce vil univers qui l'entouroit, le fit lui-même ſon cenſeur, ſon maître, ſon admirateur & ſon juge. Dans cette époque, le ſtoïciſme étoit donc néceſſaire à Rome comme un puiſſant contre-poids à une force terrible ; & en effet il offrit chez les Romains le plus grand des contraſtes, l'excès du courage à côté de l'excès de la baſſeſſe, & la plus rigide auſtérité à côté de la plus deshonorante licence. Il eſt à remarquer que jamais le ſtoïciſme ne produiſit de ſi grands effets dans la Grèce que dans Rome ; c'eſt que peut-être, comme il a quelque choſe d'exagéré, il lui faut des circonſtances extraordinaires. Pour créer de grandes vertus, il faut de grands beſoins & de grands maux. Le ſtoïciſme reſſembloit à ces forces qui s'augmentent à proportion des réſiſtances.

Pluſieurs Romains célèbres nourris dans cette ſecte déployèrent les

vertus qu'elle inſpiroit : & les femmes, plus ſuſceptibles d'habitude que de principes, & preſque toujours gouvernées par les mœurs qui les frappent de plus près, imitèrent les vertus de leurs maris ou de leurs pères. Portie avoit donné l'exemple. Fille de Caton & femme de Brutus, elle s'étoit, pour ainſi dire, montée à la hauteur de leurs ames. Dans la conſpiration contre Céſar, elle ſe montra digne d'être aſſociée au ſecret de l'Etat. Après la bataille de Philippes, elle ne put ſurvivre ni à la liberté, ni à Brutus, & mourut avec l'intrépidité féroce de Caton. Son exemple fut ſuivi par cette Aria, qui voyant ſon époux chancelant, & qui héſitoit à mourir, pour l'encourager ſe perça le ſein, & lui remit le poignard; par ſa fille, épouſe de Thraſéas, & la fille de Thraſéas, épouſe d'Helvidius Priſcus, dignes toutes deux d'avoir pour maris deux grands

hommes ; par Pauline, femme de Seneque, qui se fit ouvrir les veines avec lui, & forcée à vivre, pendant le peu d'années qu'elle survécut, porta sur son visage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui attestoit qu'une partie de son sang avoit coulé avec le sang de son époux ; & dans un autre genre, cette Agrippine, femme de Germanicus, altière & sensible, qui jeune encore s'ensevelit dans la retraite, & sans laisser jamais ni fléchir sa hauteur sous Tibère, ni corrompre ses mœurs par son siècle, aussi implacable envers son tyran que fidelle à son époux, passa sa vie à pleurer l'un, & à détester l'autre ; & cette Eponine si célèbre que Vespasien auroit dû admirer, & qu'il fit si lâchement mourir. Presque toutes ces femmes exposées à la haine des tyrans, n'obtinrent point l'honneur des éloges publics ; mais ce qui vaut mieux, elles furent louées par Ta-

cite. Deux lignes de Tacite ſont ſort au-deſſus de tous les panégyriques d'uſage.

Je ne parlerai point de toutes les femmes célèbres de l'Empire ; mais Oppien , Hérodien , Philoſtrate & Dion en citent une d'un caractère comme d'un genre de mérite tout différent. Qu'il me ſoit permis de m'y arrêter. C'étoit l'Impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Née en Syrie , & fille d'un prêtre du Soleil , on lui prédit qu'elle monteroit au rang de ſouveraine. Son caractère justifia la prédiction. Sur le trône, elle aima , ou parut aimer paſſionnément les lettres. Soit goût , ſoit déſir de s'inſtruire , ſoit déſir de célébrité , ſoit peut-être tout cela enſemble , elle paſſoit ſa vie avec les philoſophes. Son rang d'Impératrice n'eût peut-être pas ſuffi pour ſubjuguer ces ames fières ; mais elle y joignit de plus le mérite de l'eſprit

& de la beauté. Ces trois genres de séduction lui rendirent moins nécessaire celle qui ne consiste que dans l'art, & qui observant les goûts & les foiblesses, gouverne les grandes ames par de petits moyens. On dit qu'elle étoit philosophe. Sa philosophie cependant n'alla point jusqu'à lui donner des mœurs. Son mari qui ne l'aimoit point, estimoit son génie, & la consultoit en tout. Elle gouverna de même sous son fils. Enfin, Impératrice & homme d'Etat, occupée tout à la fois des sciences & des affaires, & y mêlant assez publiquement les plaisirs, ayant des gens de cour pour amans, des gens de lettres pour amis, & des philosophes pour courtisans, au milieu d'une société où elle régnoit & où elle s'instruisoit, elle parvint à jouer un très-grand rôle; mais comme à tant de mérite, elle ne joignit pas ceux de son sexe, on l'admira; on

la blâma : elle obtint de ſon vivant plus d'éloges que de reſpects, & chez la poſtérité plus de renommée que d'eſtime.

Après elle, on trouve Julie Mammée, qui étoit de la même famille, & qui fut auſſi Impératrice, ou du moins mère d'un Empereur. Son mérite fut d'avoir autant de génie que de courage, & ſur-tout d'avoir élevé pour le trône ſon fils, le jeune Alexandre Sévère, à peu-près comme Fénélon éleva depuis le Duc de Bourgogne. Elle le rendit à la fois vertueux & ſenſible.

Enfin, en ſuivant le cours de l'Hiſtoire, ſe préſente cette fameuſe Zénobie, digne d'avoir eu Longin pour maître, princeſſe qui ſut écrire comme elle ſut vaincre, qui fut enſuite malheureuſe avec dignité, qui ſe conſola de la perte d'un trône, par les douceurs de la retraite, & des plaiſirs de la grandeur, par ceux de l'eſprit.

Toutes ces femmes reçurent de grands éloges des Ecrivains de leur ſiècle, & ont ſervi depuis à groſſir les catalogues de tous les panégyriſtes des femmes célebres. (1).

---

(1) Il ne nous reſte aujourd'hui de ces temps-là que deux éloges d'Impératrice. L'un eſt le panégyrique d'Euſébie, épouſe de Conſtance. Ce fut elle qui fut la protectrice de Julien. Elle le fit élever au rang de Céſar ; & par ce charme secret que l'esprit & la beauté ont ſur les tyrans même, elle le ſauva pluſieurs fois des fureurs politiques d'un prince toujours prêt d'être aſſaſſin, dès qu'il craignoit. Julien qui lui devoit la vie & l'empire, compoſa ſon panégyrique. Il faut convenir que la reconnoiſſance ne le rendit pas éloquent.

L'autre eſt de Lucien. Il eſt en dialogue & en forme de portrait. On ne ſait préciſément à qui il eſt adreſſé ; mais les commentateurs qui ſont preſque toujours dans la confidence de ces ſortes de ſecrets, ne manquent pas d'aſſurer que c'eſt l'éloge d'une Impératrice. Quoi qu'il en ſoit, on peut dire que cet éloge eſt l'original des quarante à cinquante mille portraits d'hé-

Nous

Nous venons de voir qu'au temps où le gouvernement de Rome changea, il étoit ſurvenu un changement dans les mœurs ; mais environ vers le troiſième ſiécle, il ſe fit une révolution nouvelle, & qui porta un grand caractère.

---

roïnes ou de princeſſes qui depuis quatre cents ans ont été faits en France, en Italie ou en Eſpagne par tous les Orateurs, Hiſtoriens, Poëtes ou Romanciers, & où il eſt d'uſage & de régle que la même femme ait toutes les perfections poſſibles. J'ajouterai que c'eſt la première trace qu'on trouve chez les anciens, de cet eſprit de galanterie ſi à la mode parmi nous, & qui conſiſte à dire aux femmes avec un eſprit léger & une ame de glace, tout ce qu'on ne croit pas, & tout ce qu'on voudroit leur faire croire. Ce ton qui eſt né de l'impuiſſance d'être ſenſible, & du déſir de le paroître, & qui joint l'exagération à la fauſſeté, a dû naître chez Lucien, de la corruption des mœurs de l'Empire, de la légéreté naturelle aux Grecs de ſon temps, & de ſon propre caractère. L'eſprit peut décrire, mais il n'y a que l'ame qui ſache louer.

Jufqu'alors les mœurs des femmes n'avoient été fondées que fur la morale, & ne tenoient point du tout aux idées religieufes. En quelques pays on avoit lié les mœurs à la politique; mais felon les différens plans de légiflation, les loix traçoient différentes lignes où commençoit & où finiffoit la vertu des femmes. Les danfes des jeunes Lacédémoniennes font connues; & , felon l'expreffion de Montefquieu, Lycurgue avoit ôté la pudeur à la chafteté même. A Rome, on avoit vu des femmes danfer publiquement fur un théâtre, fans que la décence publique mît aucune efpèce de voile entr'elles & les regards d'un peuple: & fi Caton vint au fpectacle pour en fortir, les Magiftrats & les Pontifes y affiftèrent. Les arts qui par-tout imitoient la nature fans la voiler, aidoient encore à féduire l'imagination par les yeux. La philofophie n'avoit point de prin-

cipe fixe ſur les femmes. Tantôt elle combattoit en elles, & vouloit leur ôter ce ſentiment ſi doux qui fait la défenſe, comme le charme de leur ſexe (1). Tantôt elle vouloit que l'union la plus tendre, qui ſuppoſe toujours un contrat des cœurs qui ſe donnent, ne fût que le lien d'un inſtant, détruit par l'inſtant qui devoit ſuivre (2). La religion même n'étoit qu'une eſpèce de police ſacrée, qui avoit plutôt des cérémonies que des préceptes. On honoroit les Dieux, comme on honore parmi nous les hommes puiſſans ; c'eſt-à-dire, qu'on leur offroit de l'encens, & qu'on attendoit en échange des ſecours. Ils étoient protecteurs &

(1) Ecole des Cyniques, qui regardoient la pudeur comme une convention, & ſe faiſoient un devoir de s'en affranchir.

(2) Syſtême de la communauté des femmes dans un Etat.

non légiſlateurs. Le Chriſtianiſme naiſſant ſur la terre, fut une légiſlation. Il impoſa les loix les plus ſévères aux femmes & aux mœurs. Il reſſerra les nœuds des mariages; d'un lien politique, il fit un lien ſacré, & mit les contrats des époux entre le tribunal & l'autel, ſous la garde de la divinité. Il ne ſe borna point à défendre les actions; il étendit ſon empire juſques ſur la penſée. Partout il poſa des barrières au-devant des ſens. Il proſcrivit juſqu'aux objets inanimés qui pouvoient être complices d'une ſéduction, ou d'un déſir. Enfin, troublant le crime juſques dans la ſolitude, il lui ordonna d'être ſon propre délateur, & condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs foibleſſes. La légiſlation des Romains & des Grecs rapportoit tout à l'intérêt politique des ſociétés. La légiſlation nouvelle & ſacrée, n'inſpirant que

du mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci. De-là ſortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte chez tout un peuple, le détachement des ſens, le régne de l'ame, & je ne ſais quoi de ſurnaturel & de ſublime qui ſe mêla à tout. De-là le vœu de continence, & le célibat conſacré. Alors la vie fut un combat. La ſainteté des mœurs étendit un voile ſur la ſociété & la nature. La beauté craignit de plaire; la force ſe redouta elle-même; tout apprit à ſe vaincre; & l'auſtérité de l'ame augmenta tous les jours par les ſacrifices des ſens.

Il eſt aiſé de voir la prodigieuſe révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les femmes, preſque toutes d'une imagination vive & d'une ame ardente, ſe livrèrent à des vertus qui les flattoient d'autant plus, qu'elles étoient pénibles. Il eſt

presqu'égal pour le bonheur de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre. L'ame est heureuse par ses efforts ; & pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même.

Une autre loi ordonnoit aux Chrétiens de s'aimer & de se soulager comme frères. On vit donc le sexe le plus vertueux comme le plus tendre, tournant vers la pitié, cette sensibilité que lui a donnée la nature, & dont la religion lui faisoit craindre ou l'usage, ou l'abus, consacrer ses mains à servir l'indigence. On vit la délicatesse surmonter le dégoût ; & les larmes de la beauté, couler dans les asyles de la misère, pour consoler les malheureux. En même temps, les persécutions faisoient naître les périls. Pour conserver sa foi, il falloit souvent supporter les fers, l'exil & la mort. Le courage devint donc nécessaire. Il y a un courage

froid, qui, né de la raiſon, eſt intrépide & calme : c'eſt celui de la philoſophie & des affaires. Il y a un courage d'imagination, qui eſt ardent & qui ſe précipite. Tel eſt le plus ſouvent le courage religieux. Celui des femmes Chrétiennes fut fondé ſur de plus grands motifs. On les vit s'élevant au deſſus d'elles-mêmes, courir aux flammes & aux buchers, & offrir aux tourmens leurs corps foibles & délicats.

Cette révolution dans les idées en dut produire une dans les écrits. Tous ceux dont les femmes furent l'objet, devinrent auſtères & purs comme elles. Preſque tous les Docteurs de ces temps, mis à la fois par l'Egliſe au rang des Orateurs & des Saints, louèrent à l'envi les femmes chrétiennes : mais celui de tous qui en parle avec plus d'éloquence, comme avec plus de zèle, eſt ce Saint Jérôme, qui né avec une ame de feu, paſſa quatre-

vingts ans à écrire, à ſe combattre & à ſe vaincre ; dont les mœurs furent probablement plus auſtères que les penchants ; qui dans Rome eut pour diſciples un grand nombre de femmes illuſtres ; qui entouré de la beauté, échappa aux foibleſſes ſans pouvoir échapper à la calomnie ; & qui fuyant enfin le monde, les femmes & lui-même, ſe retira dans la Paleſtine, où tout ce qu'il avoit quitté, le pourſuivoit encore, tourmenté ſous la haire, & dans le calme des déſerts entendant retentir à ſes oreilles le tumulte de Rome. Tel fut dans le quatrième ſiécle le plus éloquent panégyriſte des femmes chrétiennes. Cet Ecrivain ardent & ſacré, & d'un génie impétueux & ſombre, adoucit en mille endroits ſon ſtyle pour louer les Marcelle, les Pauline, les Euſtochium, & un grand nombre d'autres femmes Romaines, qui au Capitole avoient embraſſé

l'auſtérité Chrétienne, & apprenoient dans Rome la langue des Hébreux pour entendre & connoître les livres de Moyſe.

A la chûte de l'Empire, & quand cette foule de barbares qui l'inondèrent, ſe divisèrent ou s'unirent pour partager ſes débris, le Chriſtianiſme, pour adoucir des mœurs ſauvages, paſſa des vaincus aux vainqueurs, & fut preſque par-tout porté par des femmes. On a remarqué que les femmes de tout temps ont eu plus que les hommes ce zèle ardent de religion qui cherche à convertir; ſoit que par leur foibleſſe même elles tiennent davantage à des opinions ſacrées, qui pour l'ame ſont un appui de plus; ſoit que leur imagination plus vive s'enflamme plus fortement ſur des objets qui ſont hors de la nature, & quelquefois hors des bornes ordinaires de la raiſon; ſoit que la perſuaſion religieuſe chez les

hommes soit plus liée à la réflexion, & chez les femmes au sentiment : & l'un, comme on sait, a bien plus d'activité que l'autre ; soit qu'elles regardent la religion qui égale tout, comme une défense pour elles, & un contre-poids à la foiblesse contre la force ; soit peut-être enfin que leur désir naturel de subjuguer s'étende à tout, & que pour se rendre compte de leur pouvoir, elles soient jalouses d'exercer leur ascendant sur ce qu'il y a même de plus libre, sur les opinions & sur les ames. Quoi qu'il en soit, ce furent des femmes qui faisant servir à leur religion les charmes de leur sexe, placées sur des trônes & attirant au Christianisme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe Chrétienne. C'est ainsi que la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohème, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, & pendant quelque temps

la Perſe reçurent l'Evangile. Ainſi la Lombardie & l'Eſpagne renoncèrent aux opinions d'Arius. On voit que dans ces ſiécles le zèle religieux des femmes, influa ſur une partie du monde. Je ne rapporterai point ici les noms de ces Princeſſes, inſcrits dans des annales barbares, & répétés depuis par un grand nombre de panégyriſtes. Il me ſuffit de remarquer quel fut le genre de mérite qui les diſtingua, & ſur quoi roulent les éloges qu'elles ont reçus dans leur ſiécle & chez la poſtérité.

Arrêtons-nous un moment ſur cette époque de l'invaſion des barbares, & voyons les changemens qui en réſultèrent pour les mœurs. Jamais peut-être il n'y eut de révolution plus ſingulière. Ce furent des ſauvages qui portèrent avec les embraſemens & les ruines, l'eſprit de galanterie qui regne encore aujourd'hui en Europe : & le ſyſtême qui nous a fait un principe d'honneur

de regarder les femmes comme ſouveraines, ſyſtême qui a eu tant d'influence, nous eſt venu des bords de la mer Baltique & des forêts du nord (1).

On voit en général par l'Hiſtoire que tous les peuples Septentrionaux avoient le plus grand reſpect pour les femmes. Partagés entre la chaſſe & la guerre, ils ne daignoient adoucir leur férocité que pour l'amour. Leurs forêts furent le berceau de la chevalerie. Les femmes y étoient le prix de la valeur. Un guerrier pour ſe rendre digne de ſa maitreſſe, alloit chercher au loin la gloire & les combats. Les rivalités produiſoient des défis. Les combats ſinguliers ordonnés par l'amour enſanglantoient ſouvent

(1) C'eſt ce ſyſtême qui a formé en partie nos manières, nos mœurs, nos ſociétés, & qui parmi nous a le plus influé ſur les écrits & ſur les langues.

les forêts & les bords des lacs ; & le droit de l'épée décidoit des mariages, comme des procès.

Qu'on ne s'étonne pas de ces mœurs. Chez les hommes peu civilisés, mais déja rassemblés en grands corps de peuples, les femmes ont naturellement & doivent avoir le plus grand empire. Elles y régnent par la force même de ceux à qui elles commandent. Déja la société est assez établie pour qu'il y ait en amour des idées de préférence : elle ne l'est point assez pour que les sens soient affoiblis, & l'imagination usée par l'habitude. Des ames fortes & sauvages ignorant tous ces plaisirs de convention créés par une société polie, sentent plus vivement les plaisirs qui naissent de la nature, & des vrais rapports de l'homme. Il se mêloit même à ces sentimens quelque chose de religieux. Plusieurs de ces peuples errans dans leurs forêts s'imaginoient que les femmes lisoient

dans l'avenir, & qu'elles avoient je ne ſçais quoi de ſacré & de divin. Peut-être cette idée n'étoit-elle que l'effet de l'habileté ordinaire aux femmes, & de l'avantage que leur fineſſe naturelle devoit leur donner ſur des guerriers féroces & ſimples ; peut-être auſſi des barbares étonnés de l'empire que la beauté a ſur la force, étoient-ils tentés d'attribuer à quelque choſe de ſurnaturel, un charme qu'ils ne pouvoient comprendre (1).

---

(1) Cette idée que la divinité ſe communique plus aiſément aux femmes, a été très-répandue ſur la terre. Les Germains, les Bretons, & tous les peuples Scandinaves, l'ont eue. Chez les Grecs c'étoient des femmes qui rendoient les Oracles. On connoît le reſpect des Romains pour les Sybilles. On connoît les Pythoniſſes des Hébreux. Les prédictions des femmes Egyptiennes avoient beaucoup de crédit à Rome ſous les Empereurs. Enfin chez la plûpart des ſauvages tout ce qui a, ou paroît avoir quelque choſe de ſurnaturel, les cérémonies religieuſes, la médecine & la magie, ſont entre les mains des femmes.

Ces peuples en inondant l'Europe, portèrent leurs opinions avec leurs armes. Bientôt il dut se faire une révolution dans la manière de vivre. Les climats du nord exigent bien moins de réserve entre les sexes. Pendant des invasions qui durèrent trois ou quatre cents ans, on s'accoutuma à voir les femmes mêlées aux guerriers; & cette modestie douce & timide qui faisoit presqu'une loi à la beauté, de se dérober à tous les yeux, cessa d'être regardée comme un devoir.

Chez les anciens la retraite des femmes fit long-temps partie de la constitution, parce que le gouvernement & les loix y étoient appuyés sur les mœurs. Dans l'Europe moderne, les barbares n'ayant fondé partout que des monarchies militaires, durent peu s'occuper des mœurs; tout étoit fondé sur la force. Le mélange des conquérans avec un peu-

ple corrompu & qui avoit tous les vices de ſa proſpérité ancienne & de ſon malheur préſent, ne dut pas contribuer encore à leur donner des idées auſtères. On vit donc les peuples du nord, dans des climats plus doux, unir les vices des Romains, à la fierté guerrière des barbares. Le Chriſtianiſme leur donna des loix ; mais en modifiant leur caractère, il ne le changea point. Il ſe mêla aux coutumes, & laiſſa ſubſiſter l'eſprit général. Ainſi ſe jettèrent peu-à-peu les fondements des mœurs nouvelles, qui dans l'Europe moderne rapprochèrent les deux ſexes, donnèrent aux femmes une eſpèce d'empire & aſſocièrent par-tout l'amour au courage.

Une choſe à obſerver, c'eſt qu'à-peu-près dans le même temps, il s'éleva une religion & un peuple qui établit & conſacra pour toujours dans l'Orient l'eſclavage domeſtique des femmes. Ainſi la même époque qui commença

mença leur empire en Europe, les destina à être pour jamais esclaves en Asie. Leur servitude s'étendit par les armes des conquérans Arabes, comme la galanterie du nord s'étoit étendue par les conquêtes des barbares.

Déja on voit naître & se préparer d'avance en Europe le régne de la Chevalerie. Cette institution politique & militaire fut amenée par le cours des événements, & par la pente naturelle des esprits & des ames. Sa véritable époque commence au dixième siécle. L'Europe ébranlée par la chûte de l'Empire n'avoit point encore pris de consistance. Depuis cinq cents ans, rien n'étoit fixe; rien pour ainsi dire, n'étoit fondu ensemble. Du mêlange du christianisme avec les anciens usages des barbares, naissoit un choc presque continuel dans les mœurs; du mêlange des droits du Sacerdoce & de ceux de l'Empire, un choc dans la politique & dans les loix; du mê-

lange des droits des Souverains & de ceux de la nobleſſe, un choc dans le gouvernement; du mêlange des Arabes & des Chrétiens en Europe, un choc dans les religions. De tant de contraſtes ſortoient la confuſion & l'anarchie. Le chriſtianiſme qui n'étoit plus dans ſon temps de ferveur, ſemblable à un reſſort à moitié détendu, aſſez fort contre les paſſions froides, déja ne l'étoit plus aſſez pour réprimer les paſſions violentes. Il faiſoit naître le remord, mais ne prévenoit pas le crime. On faiſoit des pélerinages, & on pilloit; on maſſacroit, & enſuite on faiſoit pénitence. Le brigandage & la débauche ſe mêloient à la ſuperſtition. C'eſt dans ces temps que des nobles oiſifs & guerriers, ayant un ſentiment d'équité naturelle & d'inquiétude, de religion & d'héroïſme, s'aſſocièrent pour faire enſemble ce que la force publique ne faiſoit pas, ou faiſoit mal.

Leur objet fut de combattre les Maures en Eſpagne , les Sarrazins en Orient , les tirans des donjons & des châteaux en Allemagne & en France, d'aſſurer le repos des voyageurs, comme faiſoient autrefois les Hercule & les Theſée , & ſur-tout de défendre l'honneur & les droits du ſexe le plus foible, contre le ſexe impérieux , qui ſouvent opprime & outrage l'autre.

Bientôt l'eſprit d'une galanterie noble ſe mêla à cette inſtitution. Chaque Chevalier en ſe vouant aux périls, ſe ſoumit aux loix d'une Souveraine. C'étoit pour elle qu'il attaquoit , qu'il défendoit, qu'il forçoit des châteaux ou des villes ; c'étoit pour l'honorer qu'il verſoit ſon ſang. L'Europe entière devint une lice immenſe , où des guerriers ornés des rubans & des chiffres de leurs maitreſſes , combattoient en champ-clos pour mériter de plaire à la beauté.

Alors la fidélité ſe mêloit au courage; l'amour étoit inſéparable de l'honneur. Les femmes fières de leur empire, & le tenant des mains de la vertu, s'honoroient des grandes actions de leurs amans, & partageoient les paſſions nobles qu'elles inſpiroient. Un choix honteux les eût flétries. Le ſentiment ne ſe préſentoit qu'avec la gloire; & par-tout les mœurs reſpiroient je ne ſçais quoi de fier, d'héroïque & de tendre. Jamais peut-être la beauté n'exerça un empire ſi puiſſant & ſi doux. De-là ces paſſions ſi longues que notre légereté, nos mœurs, nos petites foibleſſes, notre fureur de courir ſans ceſſe après des eſpérances & des deſirs, notre ennui qui nous tourmente & qui ſe fatigue à chercher de l'agitation ſans plaiſir & du mouvement ſans but, ont peine à concevoir, & tournent tous les jours en ridicule ſur nos théâtres, dans nos converſations & dans nos livres:

mais il n'en eſt pas moins vrai que ces paſſions nourries par les années, & irritées par les obſtacles, où le reſpect éloignoit l'eſpérance, où l'amour vivant de ſacrifices s'immoloit ſans ceſſe à l'honneur, renforçoient dans les deux ſexes les caractères & les ames; donnoient plus d'énergie à l'un, plus d'élévation à l'autre; changeoient les hommes en héros, & inſpiroient aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

Tel fut l'eſprit de Chevalerie. On ſçait qu'il donna naiſſance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur & à l'éloge des femmes. Les vers des Troubadours, le Sonnet Italien, la Romance plaintive, les Poëmes de Chevalerie, les Romans Eſpagnols & François furent autant de monuments de ce genre, élevés dans des temps d'une barbarie noble, & d'un héroïſme mêlé de biſarrerie & de grandeur. Dans les

cours, dans les lices, au combat, aux tournois, tout ſe rapportoit aux femmes; & il en étoit de même dans les écrits. On n'écrivoit, on ne penſoit que pour elles. Souvent le même homme étoit Poëte & guerrier; tour-à-tour il chantoit ſur ſa lire, & combattoit avec ſa lance pour la beauté qu'il adoroit (1).

---

(1) Tous ces Ouvrages alors célébres, ne ſont plus que l'objet d'une vaine curioſité; ils reſſemblent aux ruines des Palais gothiques. Preſque tous d'ailleurs avoient le même fond, & contenoient les mêmes éloges. Toutes les femmes étoient des prodiges de beauté, comme de vertu. Cependant la différence dans les nations en mettoit dans les tableaux. Ainſi les Ouvrages François avoient plus de naïveté, les Italiens plus de recherche, les Eſpagnols plus d'imagination; & cela devoit être. Le caractère naïf des premiers tenoit à la franchiſe militaire d'un peuple plus accoutumé à combattre qu'à penſer; la fineſſe des Italiens, à des eſprits plus exercés, par le commerce des étrangers, par le mêlange des mœurs, par la

Les temps & les mœurs de la Chevalerie en mettant à la mode les grandes entrepriſes, les aventures & je ne ſçais quel excès d'héroïſme, inſpirèrent le même goût aux femmes. Toujours les deux ſexes ſe ſuivent de loin en s'imitant, & ils s'élévent, ſe renforcent, ſe corrompent ou s'amoliſſent enſemble. On vit donc alors les femmes dans les armées & ſous les tentes. Elles quittoient les inclinations douces & tendres de leur ſexe, pour le courage & les occupations du nôtre. On en vit dans les croiſades,

foule des petits intérêts politiques ; enfin la pompe & l'imagination Eſpagnole tenoit à une fierré antique, à des têtes exaltées par la chaleur du climat, ſur-tout au long mêlange avec les Maures & les Arabes, qui durent influer prodigieuſement ſur les mœurs, ſur la langue, & par la manière de peindre les objets, ſur la manière de les voir : car ſi le génie des peuples forme le langage, le caractère du langage influe à ſon tour ſur le génie.

animées du double enthoufiafme de la religion & de la valeur, gagner des indulgences fur les champs de batailles, & mourir les armes à la main, à côté de leurs amans, ou de leurs époux. En Europe des femmes attaquèrent & défendirent des places; des Princeffes commandèrent leurs armées, & remportèrent des victoires. Telle fut la célèbre Jeanne de Montfort, difputant fon Duché de Bretagne, & combattant elle-même. Telle fut encore cette Marguerite d'Anjou (1) active & intrépide, général & foldat, dont le génie foutint long-temps un mari foible, qui le fit vaincre, le replaça fur le trône, brifa deux fois fes fers, & opprimée par la fortune & des rébelles, ne céda qu'après avoir livré en perfonne douze batailles.

Cet efprit militaire parmi les fem-

(1) Reine d'Angleterre, & femme de Henri VI.

mes, conforme à des temps de barbarie, où tout eſt impétueux, parce que rien n'eſt réglé, & où tous les excès ſont des excès de force, dura en Europe plus de quatre cents ans, ſe montrant de diſtance en diſtance, & toujours dans de grandes ſecouſſes, ou dans des moments d'orages. Mais il y eut un temps & des pays où cet eſprit ſe ſignala ſur-tout; ce fut aux quinzième & ſeizième ſiécles, époque des invaſions des Turcs en Hongrie & dans les Iſles de l'Archipel & de la Méditerranée. Tout ſe réuniſſoit pour inſpirer aux femmes de ces pays un grand courage; d'abord l'eſprit général des ſiécles précédents; la terreur même qu'inſpiroient les Turcs; l'effroi beaucoup plus vif pour tout ce qui eſt inconnu; la différence des habillements, qui agit plus qu'on ne croit, ſur l'imagination du peuple; la différence des religions, d'où naiſſoit une eſpèce d'horreur miſe au nombre

des devoirs ; enfin la prodigieuſe différence des mœurs, & ſur-tout l'eſclavage des femmes, qui en Orient regardé comme une ſimple inſtitution politique & civile, ne préſentoit aux femmes de l'Europe qui en étoient menacées, que des idées odieuſes de ſervitude & de maître, l'honneur gémiſſant, la beauté ſoumiſe à des barbares, & la double tyrannie de l'amour & de l'orgueil. De tous ces ſentiments devoit naître dans les femmes un courage intrépide pour ſe défendre, & quelquefois même un courage de déſeſpoir. Ce courage étoit augmenté par l'idée de la religion ſi puiſſante, & qui offre toujours des eſpérances éternelles pour des ſacrifices d'un moment.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi de très-belles femmes de l'Iſle de Chipre, étant menées priſonnières à Sélim, pour être enfermées au ſérail, l'une d'elles préférant la mort, conçut le

projet de mettre le feu aux poudres, & après l'avoir communiqué aux autres, l'exécuta; si l'année suivante, une ville de Chipre étant assiégée par les Turcs, les femmes coururent en foule se mêler aux soldats, & combattant sur la brêche, contribuèrent à sauver leur patrie; si sous Mahomet II, une fille de l'Isle de Lemnos, armée du bouclier & de l'épée de son père qui étoit mort en combattant, arrêta les Turcs, qui déja forçoient une porte, & les chassa jusques sur le rivage; si en Hongrie les femmes se signalèrent dans un grand nombre de siéges & de batailles contre les Turcs (1); si enfin dans les deux siéges célèbres, & de Rhodès & de Malthe, les femmes secondant par-tout le zèle des Chevaliers, montrèrent par-tout la plus

(1) On cite une femme de Transilvanie, qui dans différents combats avoit tué de sa main dix Janissaires.

grande force, non-seulement cette force d'impétuosité & d'un moment qui affronte la mort; mais le courage lent & pénible, qui supporte les travaux & les fatigues de tous les instans.

Cette époque & ces exemples de courage multipliés chez les femmes méritent attention: mais à ne considérer que les révolutions de l'histoire, c'est un spectacle singulier de voir dans presque toutes les Isles de l'Archipel, les descendantes de ces Grecs si fameux, par une révolution de quinze siécles devenues Chrétiennes & sujettes de la République de Venise, combattre dans leur Isle & sur les bords de la mer, pour repousser des conquérans Tartares qui apportoient dans le pays d'Homère & de Platon, la religion d'un Prophète Arabe. Les femmes Hongroises aux prises avec ces mêmes Tartares ne présentent pas un spectacle moins singulier. On ne peut

douter que ce ne fut le double ſentiment, de la religion & de l'honneur qui leur éleva ainſi le courage: car ce ſont les deux reſſorts, qui dans tous les temps ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattoient ainſi dans la Grèce, dans la Hongrie & dans les Iſles de la Méditerranée, il ſe faiſoit une autre révolution en Italie; les Lettres & les Arts renaiſſoient. Cette époque apporta un nouveau changement dans les idées & les travaux des femmes célèbres. Une impulſion générale donnée aux eſprits tournoit tout le monde du côté des langues. Il y a un temps où on prend les ſignes des idées pour les idées mêmes. On croit s'inſtruire en apprenant des mots, comme certains politiques ont cru s'enrichir en exploitant des mines. Les langues

d'ailleurs étoient des eſpèces d'énigmes qui voiloient des connoiſſances. Avant de penſer, on veut ſçavoir l'hiſtoire des penſées des autres. Peut-être même cette marche eſt-elle néceſſaire. Dans l'enfance de l'âge les ſens ramaſſent des matériaux pour la penſée : dans l'enfance des lettres l'eſprit recueille d'abord pour combiner enſuite. Par-tout c'eſt la mémoire qui donne de l'activité à l'imagination.

Comme les mots mènent aux idées, la philoſophie ancienne dut renaître avec les langues. Ceux qui avoient l'eſprit plus auſtère & l'ame moins ſenſible, ceux qui croyoient que la raiſon froide reſſemble plus à la raiſon, ceux qui attachoient plus de prix à une certaine logique qui enchaîne, à la ſubtilité qui diviſe, à je ne ſçais qu'elle obſcurité vague qui exerce l'eſprit, & laiſſe le mérite de choiſir ſoi-

même & de se fixer ses idées, préférèrent la philosophie d'Aristote: mais les gens à imagination & à enthousiasme, ceux qui pardonnoient des erreurs pour l'éloquence, ceux qui préféroient une métaphysique spirituelle & sublime à une dialectique séche, & des illusions touchantes à des erreurs raisonnées, ceux enfin qui avoient des ames sur lesquelles des idées même chimériques de perfection, d'ordre & de beauté, faisoient à la fois une impression douce & profonde, ne manquèrent pas de préférer la philosophie de Platon. L'Aristotélisme occupa donc les Universités & les Cloîtres; le Platonisme, les Poëtes, les amans, les Philosophes sensibles, & les femmes.

La théologie ou l'art d'appliquer des raisonnements humains à des choses célestes, étoit un autre genre de connoissances qui occupoit & qui exerçoit alors. Elle étoit à la mode,

& elle devoit l'être. C'étoit un arſenal pour les guerres de religion, un appui pour la Cour de Rome, une route sûre pour parvenir aux honneurs. On mettoit donc un grand prix à cette ſcience ; & les deſcendants des anciens Romains ſe rendoient célèbres par des études ſacrées, dans des pays où leurs ancêtres s'étoient rendus célèbres par des victoires.

Après des temps de conſpirations, de tyrannies & de petites guerres, on doit mettre un grand prix aux loix. La Juriſprudence étoit donc cultivée. On n'en ſçavoit pas encore aſſez pour être Légiſlateur; mais on étudioit, on commentoit, on expliquoit, on défiguroit les loix Romaines.

La Chevalerie commençoit à s'éteindre dans l'Europe, mais elle avoit laiſſé une teinte de galanterie Romaneſque dans les mœurs, qui de-là paſſoit aux ouvrages d'imagination.

On

On faiſoit donc beaucoup de vers qui exprimoient des paſſions vraies ou feintes, mais toujours reſpectueuſes & tendres. Et comme en France où des nobles oiſifs paſſoient leur vie à combattre, on peignoit preſque toujours l'amour ſous l'idée de conquête ; en Italie où dominoient des idées d'un autre genre, on faiſoit ſans ceſſe de l'amour une adoration, ou un culte.

Ce mêlange de galanterie & de religion, de platoniſme & de poëſie, de l'étude des langues & de celle des loix, de la philoſophie ancienne & de la théologie moderne, fut en Italie le caractère général de tous les hommes illuſtres de ce temps. On remarque le même caractère dans les femmes qui ſe diſtinguèrent alors. Jamais il n'y en eut tant de célèbres pour les connoiſſances. Peut-être qu'au ſortir des temps de la Chevalerie, où pluſieurs femmes avoient diſpu-

té aux hommes le mérite de la valeur, elles voulurent, pour aſſurer en tout l'égalité de leur ſexe, prouver qu'elles avoient autant d'eſprit que de courage, & aſſujettir encore par les talens ceux qu'elles dominoient par la beauté. (1).

---

(1) Dès le treizième ſiécle, on avoit vu la fille d'un gentilhomme Boulonnois ſe livrer à l'étude de la langue latine & des loix. A vingt-trois ans elle avoit prononcé dans la grande Egliſe de Bologne une oraiſon funèbre en latin; & l'Orateur pour être admiré, n'eut beſoin ni de ſa jeuneſſe, ni des charmes de ſon ſexe. A vingt-ſix ans elle prit les dégrés de Docteur, & ſe mit à lire publiquement chez elle les inſtituts de Juſtinien. A trente ſa grande réputation lui fit donner une chaire où elle enſeigna le droit avec un prodigieux concours de toutes les nations. Elle joignoit les agréments d'une femme à toutes les connoiſſances d'un homme, & avoit le mérite en parlant, de faire oublier juſqu'à ſa beauté.

Au quatorzième ſiécle, le même exemple ſe renouvella dans la même ville.

Ce qui doit le plus frapper dans cette époque, c'eſt l'eſprit général.

Au quinzième, même prodige pour la troiſième fois.

Enfin il n'eſt pas inutile de remarquer qu'aujourd'hui, dans cette même ville de Bologne, il y a encore une chaire de phyſique remplie avec diſtinction par une femme.

A Veniſe on diſtingue dans le cours du ſeizième ſiécle deux femmes célébres ; l'une (Modeſta di Pozzo di Zorzi) qui compoſa avec ſuccès un grand nombre d'ouvrages en vers, ſérieux, plaiſans, héroïques ou tendres, & quelques paſtorales qui furent jouées ; l'autre (Caſſandre Fidèle) qui fut au nombre des femmes les plus ſçavantes d'Italie, qui écrivoit également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile, ou du Dante, & en vers comme en proſe, qui poſſédoit toute la philoſophie de ſon ſiécle & des ſiécles précédens, qui embéliſſoit de ſes graces la théologie même, qui ſoutint des thèſes avec éclat, donna pluſieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ces connoiſſances ſérieuſes les talents agréables & ſur-tout celui de la muſique, & releva encore ſes talents par ſes mœurs. Auſſi reçut-elle l'hommage des

On voit des femmes prêcher & ſe mêler de controverſe ; des femmes

---

Souverains Pontifes & des Rois ; & pour être ſingulière en tout, elle vécut plus d'un ſiécle.

A Milan on trouve une Demoiſelle de l'illuſtre maiſon de Trivulce, qui jeune encore, prononça dans l'ancienne langue des Romains, un grand nombre de diſcours éloquents, devant des Papes & des Princes.

A Vérone, une Iſotta Nogarolla dans le quinzième ſiécle, qui ſe fit de même la plus grande réputation par ſon éloquence, que tous les Souverains étoient curieux d'entendre, & les hommes célébres de voir.

A Florence une Religieuſe de la maiſon de Strozzi, qui charmoit l'ennui & l'oiſiveté du cloître par le goût des Lettres ; & de ſa ſolitude fut connue en Italie, en Allemagne & en France.

A Naples une Sarrochia qui compoſa un poëme fameux ſur Scanderberg, & fut de ſon vivant comparée au Boyardo & au Taſſe.

A Rome cette Victoire Colonne, Marquiſe de Peſcaire, qui aima paſſionnément les Lettres & y réuſſit, pleura très-jeune encore un époux qui étoit un grand homme de guerre, & paſſa le reſte de ſa vie entre l'étude & la douleur,

ſoutenir publiquement des thèſes ; des femmes remplir des chaires de

---

célébrant par les Poëſies les plus tendres, le héros qu'elle avoit aimé.

Suivez dans le même ſiécle les femmes illuſtres de toutes les nations; vous trouverez par-tout le même caractère & les mêmes genres d'études.

Vous verrez en Eſpagne une Iſabelle de Roſéres, prêcher dans la grande Egliſe de barcelone, venir à Rome ſous Paul III, y convertir des Juifs par ſon éloquence, & commenter avec éclat Jean Scot, devant des Cardinaux & des Evêques.

Une Iſabelle de Cordoue qui ſçavoit le latin, le grec & l'hébreu, & qui avec de la beauté, un nom & des richeſſes, eut encore la fantaiſie d'être Docteur, & prit des dégrés en théologie.

Une Catherine Ribéra dans le même ſiécle, qui compoſa des poëſies Eſpagnoles, moitié dévotes & moitié tendres.

Une Aloyſia Sigéa de Tolède, plus célébre que les trois autres, qui, outre le latin & le grec, avoit apprit l'hébreu, l'arabe & le ſyriaque, écrivit une lettre en ces cinq langues au Pape Paul III, fut enſuite appellée à la Cour

philoſophie & de droit ; des femmes haranguer en latin devant des Papes ;

---

de Portugal, y compoſa pluſieurs ouvrages, & mourut jeune.

En France vous verrez un très-grand nombre de femmes, qui dans le même ſiécle eurent le même genre de mérite, & ſur-tout une Ducheſſe de Retz, qui ſous Charles IX, fut célébre même en Italie, & qui étonna les Polonois lorſqu'ils vinrent demander le Duc d'Anjou pour leur Roi, ſurpris de trouver à la Cour une jeune femme ſi inſtruite, & qui parloit les langues anciennes avec autant de pureté que de grace.

Vous trouverez en Angleterre les trois ſœurs Seymour, niéces d'une Reine & filles d'un Protecteur, toutes trois célébres par leur ſcience & par de très beaux vers latins, qui ſelon l'eſprit du temps furent traduits dans toute l'Europe.

Jeanne Gray, qui ne fut Reine que pour monter ſur l'échaffaut, & qui avant de mourir liſoit en grec le fameux Dialogue de Platon ſur l'immortalité.

Marie Stuart, la plus belle femme de ſon ſiécle, & une des plus inſtruites, qui écrivoit & parloit ſix langues, faiſoit très-bien des vers dans la nôtre, & très-jeune prononça à la Cour

des femmes écrire en grec & étudier l'hébreu ; des Religieuſes, Poëtes ; des

---

de France un diſcours latin, où elle prouva que l'étude des Lettres ſied bien aux femmes.

Enfin la fille aînée du fameux Chancelier d'Angleterre Thomas Morus, dont les connoiſſances furent preſque éclipſées par les vertus, & qui après avoir rendu à ſon père dans ſa priſon les ſoins les plus tendres, l'avoir conſolé dans les fers, avoir acheté très-cher le droit de lui rendre quelques honneurs funèbres, avoir racheté à prix d'or ſa tête des mains du bourreau, accuſée elle-même & trainée dans les fers pour deux crimes, dont l'un étoit de garder comme une relique la tête de ſon père, & l'autre de conſerver ſes livres & ſes ouvrages, parut avec intrépidité devant ſes juges, ſe juſtifia avec cette éloquence que donne la vertu malheureuſe, imprima l'admiration comme le reſpect, & paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite, la douleur & l'étude.

Tel eſt le tableau du plus petit nombre de femmes, qui dans cette époque ſe ſignalèrent chez preſque toutes les nations. Il y en eut un nombre bien plus grand, ſur-tout en Italie, mais nous n'avons indiqué que les plus célébres.

femmes du grand monde, Théologiennes ; & ce qui arriva plus d'une fois, de jeunes filles qui avoient étudié l'éloquence, & qui avec le visage le plus doux, & la voix du monde la plus touchante, s'en alloient pathétiquement exhorter le St. Père & les Rois à déclarer la guerre aux Turcs. L'esprit religieux qui anima les femmes de tout temps, se montre encore ici, mais il a changé de forme. Il a fait tour-à-tour les femmes martyrs, apôtres, guerrières, & à fini par les rendre Théologiennes & sçavantes. On voit encore le prix incroyable qu'on mettoit à l'étude des langues. Chez les particuliers, dans les cloîtres, dans les cours, & jusques sur les trônes, par-tout le même esprit régnoit. C'étoit peu pour une femme de lire Virgile ou Cicéron. La bouche d'une Jeune Italienne, d'une Espagnole ou d'une Angloise paroissoit s'embellir, quand elle répétoit des sons hé-

breux, ou prononçoit un vers d'Homère. La poéſie ſi chère à l'imagination & aux ames ſenſibles, étoit embraſſée avec tranſport par les femmes. C'étoit une eſpèce de jeu piquant & nouveau qui pouvoit flatter l'amour-propre & amuſer l'eſprit. Peut-être même le vuide qu'elles éprouvoient malgré elles & ſans s'en douter, dans une philoſophie barbare, dans une théologie abſtraite, & dans une vaine étude de dialectes & de ſons, leur faiſoit trouver plus de charmes dans un art, qui occupe ſans ceſſe l'imagination par des tableaux, & l'ame par des ſentiments.

Enfin pluſieurs d'entr'elles, voulurent réunir preſque tous les genres de connoiſſances; & quelques-unes y réuſſirent. Ce qu'on a appellé depuis la ſociété, étoit alors beaucoup moins connu. Le déſœuvrement & le luxe n'avoient pas ſans doute inventé l'art de reſter ſix heures devant une glace, pour créer des modes. On faiſoit quel-

que chofe du temps. De-là cette multitude de connoiſſances acquiſes par les femmes. Obſervons que l'ambition de tout embraſſer, convenoit ſur-tout à la renaiſſance des Lettres. Dans la nouveauté tout le monde s'exagère ſes forces. Ce n'eſt qu'en les meſurant qu'on apprend à les connoître. Les deſirs même alors étoient plus aiſés à ſatisfaire. Il s'agiſſoit plus de ſçavoir que de penſer; & l'eſprit beaucoup plus actif qu'étendu, ne pouvant encore avoir le ſecret des ſciences & de leur profondeur, devoit naturellement les regarder comme un dépôt contenu dans les livres, dont la mémoire pouvoit s'emparer.

Si dans cette époque les femmes vouloient dérober toutes les connoiſſances des hommes, les hommes de tous côtés s'empreſſoient par des panégyriques à rendre des hommages aux femmes. C'étoit la ſuite de l'eſprit général qui portoit la galanterie dans les Lettres, comme il l'avoit

porté dans les armes. L'Italie ſur-tout fut inondée de ces ſortes d'ouvrages. Le premier qui donna l'exemple fut Bocace. On ſçait qu'il aima paſſionnément les femmes & en fut aimé. Il compoſa en leur honneur un ouvrage latin, *des femmes illuſtres.* Il y parcourt la fable, l'hiſtoire Grecque, l'hiſtoire Romaine, l'hiſtoire Sacrée, met enſemble Cléopatre & Lucrèce, Flora & Portie, Sémiramis & Sapho, Athalie & Didon. Bocace entreprend ſur-tout de réhabiliter l'honneur de Didon contre Virgile. Le Panégyriſte prouve contre le Poëte, que jamais la veuve de Sichée ne lui fut infidèle. Il eſt plaiſant de voir enſuite Bocace faire une ſortie éloquente & vigoureuſe contre les veuves Chrétiennes qui ſe remarient; l'Auteur du Décaméron citer St. Paul, & le commenter à une jeune veuve qui s'excuſe ſur ſon âge de ce qu'elle n'imite pas Didon. Ce morceau qui eſt plaiſant, eſt

d'une éloquence sérieuse: &, ce qu'on ne croiroit pas, la morale de Bocace est austère.

Après lui plus de vingt Ecrivains publièrent successivement des éloges de femmes célébres de toutes les nations (1). Parmi nous Brantome pu-

---

(1) Joseph Bétussi, traduisit en Italien l'ouvrage latin de Bocace sur les femmes, & dans l'ardeur de son zèle l'enrichit de cinquante articles nouveaux.

François Serdonati ne trouva point encore l'ouvrage complet; il ramassa dans toutes les histoires profanes ou saintes, barbares ou non barbares, tous les noms de femmes connues qui restoient encore, & grossit le recueil de cent vingt éloges.

Ce n'est pas tout. Un Philippe de Bergame, Augustin, mort en 1518, avoit publié dans le quinzième siécle un volume latin de femmes illustres.

Dans le seizième siécle, autre ouvrage sur les femmes célébres, de Jules César Capacio, Secrétaire de la ville de Naples.

Un autre de Charles Pinto, en latin & en vers.

blia un volume des vies des Dames Illuſtres ; mais je remarque que Brantome en Chevalier François & en homme de Cour, ne parle que de

---

Un autre de Ludovico Doménichi.

Un autre de Jacques-Philippe Thomaſſini, Evêque dans l'Etat de Veniſe.

Un autre de Bernardin Scardéoni, Chanoine de Padoue, & ſur les femmes illuſtres de Padoue.

Un autre de François-Auguſtin della Chiéſa, Evêque de Saluces, ſur les femmes célébres dans la littérature.

Un autre de Louis-Jacob de St. Charles, Religieux Carme, ſur les femmes illuſtres par des Ouvrages.

Un autre dans les Pays Bas d'un Alexandre Van-Denbuſche, ſur les femmes ſçavantes.

Un autre d'un Simon-Martin, Minime en France, ſur les femmes illuſtres de l'Ancien Teſtament.

Un autre du fameux Père le Moine, ſous le titre de Galerie des femmes Fortes.

Je fais grace de beaucoup d'autres que je pourrois nommer.

Reines & de Princeſſes. C'eſt-là qu'on trouve l'éloge de Catherine de Médicis & de la fameuſe Jeanne de Naples. Dans ſon ſtyle diffus, ſimple & naïf, Brantome juſtifie ces deux Reines. Il nous apprend que la ſeconde fut ſans foibleſſes, & la première ſans crimes. Il abſout l'une de ſes amans & du meurtre de ſon époux : il abſout l'autre des guerres civiles & de la St. Barthélemi.

Après Brantome un Hilarion de Coſte, Minime, publia deux volumes in-quarto de huit cents pages chacun, contenant les éloges de toutes les femmes du quinzième ou ſeizième ſiécle, diſtinguées par la valeur, les talens ou les vertus. Mais en bon Religieux il ne s'eſt permis de louer que des femmes catholiques. Ainſi par exemple il s'eſt bien donné de garde de dire un mot de la Reine Eliſabeth ; mais auſſi il fait un long & magnifique éloge de la Reine Marie d'Angleterre,

qui commença par faire aſſaſſiner ſur l'échaffaut Jeanne Gray, âgée de dix-ſept ans, appellée à la couronne par le teſtament du dernier Roi; & qui enſuite dans l'eſpace de cinq années qu'elle régna, fit expirer dans les flammes pour cauſe de religion, ſix à ſept cents perſonnes de tout rang & de tout âge. Les éloges de ce Moine Panégyriſte montent à plus de 170: mais tout céde à l'Italien Pierre-Paul de Ribéra, qui publia dans ſa langue, un ouvrage intitulé, *les Triomphes immortels & entrepriſes héroïques de huit cent quarante-cinq femmes.* Il ſeroit difficile ſans doute d'avoir une collection plus complette.

Outre ces gros recueils d'éloges en l'honneur des femmes célébres, il y eut un grand nombre d'Ecrivains, ſur-tout en Italie, qui adreſsèrent des panégyriques particuliers à des femmes. Jamais peut-être on ne vit à la fois tant de Princeſſes éclairées que

dans cette partie de l'Europe. Les Cours de Naples, de Milan, de Mantoue, de Parme, de Florence, &c. formoient autant d'écoles de goût, entre lesquelles régnoit une émulation de talens & de gloire. Les hommes s'y distinguoient par les armes, ou par l'intrigue ; les femmes par les connoissances & par les graces. Il y avoit peu de ces petites Cours, où il n'y eut quelqu'homme de Lettres de la plus grande réputation. Dans un pays qui ne forme qu'un grand Etat, il y a peu de talens, parce qu'il n'y a qu'une Capitale, qu'une Cour, & qu'un centre de lumières. Les provinces éloignées n'ont ni la même activité, ni le même goût. Dans un pays comme l'Italie, partagé en une foule d'Etats, & où presque chaque ville formoit une capitale, l'esprit naissoit & se développoit par-tout. C'est sûrement une des causes de la grande supériorité des Italiens. Ce qui

qui faiſoit leur malheur en politique, faiſoit leur gloire pour les talens. Tous ces hommes ou de génie ou d'eſprit s'attachoient aux femmes célébres, l'ornement de ces Cours. Il y en eut parmi eux qui eſtimant la condition par les ames, & croyant que le génie égale tout, osèrent avoir de très-vives paſſions pour de grandes Princeſſes (1); mais d'autres qui avoient de l'imagination au lieu d'amour, ſubſtituoient aux paſſions la galanterie de l'eſprit, & y mêlant les idées Platoniciennes qui régnoient alors, compoſoient pour ces Princeſſes, en ſtyle métaphyſique, des hymnes reſpectueux ſous le nom d'éloges (2).

---

(1) Bocace à la Cour de Naples, & le Taſſe à la Cour de Ferrare.

(2) De tant d'éloges ou recueils de panégyriques pour des femmes, en vers, en proſe, en diſcours, en ſonnets, le plus ſingulier, ſans contredit, eſt celui qui fut publié à Veniſe en 1555, ſous le titre *de Temple à la divine*

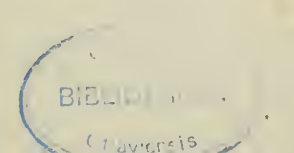
Le même esprit qui dans cette époque créa tant de panégyriques de femmes, fit naître une foule de livres sur le mérite des femmes en général. On

---

Signora Jeanne d'Arragon, construit en son honneur par tous les plus beaux esprits & dans toutes les langues principales du monde. Cette femme, une des plus célébres du seizième siécle, & mariée à un Prince de la maison Colonne, fut la mère de Marc-Antoine Colonne, qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs. L'hommage dont nous venons de parler, ou la construction poétique de ce Temple lui fut décernée par un decret passé l'an 1551, à Venise dans l'Académie *de Dubbiosi*. Quelques-uns d'entr'eux avoient déja eu l'idée de ce culte; mais on trouva l'idée trop heureuse pour n'être point adoptée par le Corps; il y eut seulement une dispute. Il s'agissoit de sçavoir si Jeanne d'Arragon auroit seule les honneurs du Temple, ou si on associeroit à sa divinité la Marquise de Guast sa sœur, & qui n'étoit pas moins célébre. Mais on jugea apparemment que deux Divinités, deux Souveraines, & deux femmes n'aimoient guères à se trouver ensemble. Ainsi après de graves délibérations, l'Académie décida que la Marquise de Guast auroit ses autels

éleva l'importante queſtion de l'égalité ou de la prééminence des ſexes. Et pendant cent cinquante ans on vit une eſpèce de conſpiration d'Ecrivains pour aſſurer la ſupériorité aux femmes. Le chef & un des premiers auteurs de cette conjuration fut un homme célébre ; c'eſt ce Corneille Agrippa, qui né à Cologne en 1486, étudia toutes les ſciences, embraſſa tous les états, parcourut tous les pays, porta les armes avec diſtinction, ſe fit enſuite Théologien, Docteur en droit, Docteur en médecine, commenta les épitres de St. Paul en

à part, & Jeanne d'Arragon ſa ſœur reſta unique & excluſive propriétaire des ſiens. On procéda enſuite à bâtir le Temple ; & les langues Latine, Grecque, Italienne, Françoiſe, Eſpagnole, Sclavonne, Polonoiſe, Hongroiſe, Hébraïque, Caldaïque, &c. furent employées à la conſtruction de ce monument, un des plus ſinguliers ſans doute, que la galanterie ait jamais élevé en l'honneur de la beauté.



Angleterre, donna des leçons ſur la pierre-philoſophale à Turin, ſur la Théologie à Pavie, pratiqua la médecine en Suiſſe, fut attaché ſucceſſivement à trois ou quatre Princes & Princeſſes, & n'en fut que plus malheureux; eſſuya des injuſtices, s'en plaignit avec courage, fut mis deux fois dans les fers, & toujours errant parce qu'il ſe laiſſa toujours entraîner à une imagination ardente & foible, parce qu'incapable d'être libre & d'être eſclave, il ne ſçut avoir ni le courage de la pauvreté, ni celui de la dépendance, après avoir excité tour-à-tour ou à la fois la pitié, l'admiration & la haine, mourut en France, à quarante-neuf ans, avec une grande réputation & de grands malheurs.

Ce fut en 1509, qu'il publia ſon traité *de l'excellence des femmes au deſſus des hommes.* Malheureuſement il avoit alors intérêt de plaire à la

fameuſe Marguerite d'Autriche, qui gouvernoit les Pays-Bas. On eſt fâché que cette petite circonſtance ſe ſoit mêlée à une ſi belle cauſe. Son livre eſt diviſé en trente chapitres; & dans chaque chapitre il démontre la ſupériorité des femmes par des preuves théologiques, phyſiques, hiſtoriques, cabaliſtiques & morales. Il met à contribution l'écriture & la fable, les Hiſtoriens, les Poëtes, les loix civiles, les loix canoniques, cite un peu plus qu'il ne raiſonne, & finit par proteſter que ce n'eſt par aucun intérêt humain qu'il a écrit, mais par devoir, parce que tout homme qui connoît la vérité en doit compte, & qu'alors le ſilence ſeroit un crime.

Les Italiens en liſant cet ouvrage durent le regarder comme un vol que leur avoit fait un Allemand. Mais s'ils n'eurent pas le mérite de l'invention, on peut dire qu'ils s'en dédommagèrent. Le Cardinal Pompée

Colonne, le Portio, le Lando, le Doménichi, le Maggio, le Bernardo Spina & beaucoup d'autres, écrivirent tous ſur la perfection des femmes. Mais l'ouvrage le plus ſingulier dans ce genre eſt celui du Ruſcelli; il parut à Veniſe en 1552. Ruſcelli vint après tous les autres, & mécontent de la manière dont on avoit, dit-il, ſoutenu avant lui une cauſe ſi évidente, il imagina de nouvelles preuves, bien ſûr qu'après lui il ne ſeroit plus poſſible de douter. Après avoir copié Agrippa en le critiquant, il ſe jette dans des ſpéculations ſublimes, & s'attache à prouver que la contemplation de la beauté peut ſeule rendre l'homme heureux ſur la terre, & l'élever à la contemplation de Dieu même.

Tel eſt le réſultat de ſon ouvrage; mais ce qu'on ne peut rendre, c'eſt l'impreſſion que fait dans la lecture un mêlange continuel de théologie & de platoniſme, le nom de Dieu

mêlé par-tout à celui des femmes ; Moyse à côté de Pétrarque & du Dante ; & dans la même page, & presque dans les mêmes lignes, des citations de Bocace & de St. Augustin, d'Homère & de St. Jean. Rien à mon gré ne peint mieux l'esprit du seizième siécle, en Italie sur-tout, & avec quelle bonne foi on étoit, ou on vouloit être tout ensemble amant, dévot, chrétien, payen, théologien & philosophe. Peut-être même ce mêlange bisarre devoit-il se trouver dans un pays où l'on rencontre souvent les ruines d'un ancien temple de Jupiter à côté d'une Eglise, une statue de St. Pierre sur une colonne de Trajan, & des Madones près d'un Apollon.

Il paroît que même après le Ruscelli il y eut encore des incrédules à persuader, & que toutes les conversions n'étoient pas faites ; car on trouve encore plusieurs ouvrages,

Italiens, Eſpagnols, & François ſur le même ſujet (1).

---

(1) En 1593, il en parut un d'une célébre Vénitienne que j'ai déja citée (Modeſta di Pozzo di Zorzi). Elle y ſoutenoit la ſupériorité de ſon ſexe ſur le nôtre. Son ouvrage eut le plus grand ſuccès ; & malheureuſement pour elle, ce qui y ajouta peut-être, c'eſt qu'on pouvoit la louer ſans crainte. Elle venoit de mourir quand l'ouvrage parut. Les hommes d'ailleurs voyent toujours avec plaiſir ces ſortes d'ouvrages des femmes. L'orgueil qui calcule tout, regarde comme une preuve même de ſes avantages, l'effort qu'on fait pour les combattre.

Au dix-ſeptième ſiécle une autre femme & une autre Vénitienne (Lucrèce Marinella) ſoutint la même cauſe. Son ouvrage eſt intitulé, *la nobleſſe & l'excellence des femmes avec les défauts & les imperfections des hommes.* Les hommes du moins n'eurent point avec elle le défaut d'être injuſtes ; & elle eut tout le ſuccès que la beauté donne à l'eſprit.

En 1628, autre ouvrage Italien encore *ſur la dignité des femmes.* Pour cette fois l'Auteur étoit un homme ; c'étoit Christophe Bronzini,

Il faut avouer de bonne foi, que de tant d'ouvrages il y en a bien peu qui

---

ſon ouvrage eſt en dialogues & diviſé par jours. On peut concevoir par l'étendue de ſon plan combien la matière lui parut riche : ſa diviſion eſt de vingt-quatre journées. La huitième qui roule ſur le mariage a ſeule plus de deux cents pages. Bronzini en louant les femmes ne leur aſſigne point de rang, & laiſſe indécis le procès des deux ſexes.

Mais en 1650, parut un livre où le procès étoit jugé très-nettement; le titre de l'ouvrage étoit, *la femme meilleure que l'homme, paradoxe par Jacques del Pozzo.* On ne ſçait pourtant ſi les femmes durent être beaucoup flattées de ce mot de paradoxe.

En Eſpagne un nommé Joan de Spinoſa fit dans le ſeizième ſiécle un dialogue à l'éloge des femmes. On peut croire qu'il les loua avec toute l'imagination de ſon pays, & toute la majeſté de ſa langue.

En France nous avons un très-ancien ouvrage ſur le mérite des femmes, qu'on traduiſit en latin pour lui donner plus de cours. Les Italiens eux-mêmes l'adoptèrent, & il fut traduit en leur langue par Vincent Calméta.

méritent d'être lus, & qu'il n'y en a pas un où la queſtion ſoit traitée: on

---

Les Françoiſes ne furent guères moins zélées que les Italiennes à ſoutenir l'honneur de leur ſexe.

Marguerite, Reine de Navarre & première femme de Henri IV, tour-à-tour dévote & galante, & plus célébre, comme on ſçait, par ſon eſprit que par ſes mœurs, dans un ouvrage en forme de lettre, entreprit de prouver *que la femme eſt fort ſupérieure à l'homme.*

Mademoiſelle de Gournay qui mérita d'être adoptée par Montagne, écrivit auſſi pour ſon ſexe; mais plus modeſte ou moins hardie, elle borna ſes prétentions, & ſe contenta de l'égalité.

Cette modeſtie n'empêcha point qu'une Demoiſelle de Schurman née à Cologne, & qui de ſon temps eut une prodigieuſe réputation, parce qu'elle réuſſiſſoit dans tous les arts, qu'elle étoit Peintre, Muſicienne, Graveur, Sculpteur, Philoſophe, Géomètre, Théologienne même, & qu'elle avoit encore le mérite d'entendre & de parler neuf langues différentes, ne dit après avoir lu ce livre en l'honneur de ſon ſexe; *dans cet ouvrage, je ne voudrois ni n'oſerois tout approuver.*

a mis par-tout l'autorité à la place du raisonnement, même quand on a parlé des femmes; mais en pareille matière, comme en beaucoup d'autres, vingt citations ne valent pas une raison.

En 1643, il se publia à Paris un autre ouvrage sous ce titre. *La femme généreuse qui montre que son sexe est plus noble, meilleur politique, plus vaillant, plus sçavant, plus vertueux & plus économe que celui des hommes.*

En 1665, Une Demoiselle publia encore à Paris un livre intitulé, *les Dames illustres, où par bonnes & fortes raisons il se prouve que les femmes surpassent les hommes.*

En 1673, autre ouvrage intitulé *de l'égalité des deux sexes, discours philosophique & moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés.*

En 1675, l'Auteur se réfuta sous un autre nom, en publiant un traité *de l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes*; mais on voit qu'il se réfute doucement & qu'il craint d'avoir raison contre lui-même.

En 1691, on vit paroître une troisième édition de cet ouvrage qui eut une sorte de célébrité.

Il ſemble que pour terminer cette grande queſtion d'amour-propre & de rivalité entre les ſexes, il faudroit examiner la force ou la foibleſſe des organes ; le genre d'éducation dont les deux ſexes ſont ſuſceptibles ; le but de la nature en les formant ; juſqu'à quel point il ſeroit poſſible de la corriger ou de la changer ; ce qu'on gagneroit & ce qu'on perdroit en s'éloignant d'elle ; enfin l'effet inévitable & forcé que la différence des devoirs, des occupations & des mœurs doit produire ſur l'eſprit, l'ame, & le caractère des deux ſexes.

Dans le même ſiécle une Demoiſelle Romieu, d'une famille de Languedoc, voulut ſe reſaiſir de la ſupériorité, & tâcha de l'établir par de bonnes preuves.

Enfin cette opinion ou ce procès produiſit une eſpèce de guerre entre des Ecrivains, d'ailleurs aſſez obſcurs, & fit naître des ouvrages, des réponſes & des repliques, aujourd'hui également inconnues.

S'agit-il de talents & d'eſprit, il faudroit diſtinguer l'eſprit philoſophique qui médite, l'eſprit de mémoire qui raſſemble, l'eſprit d'imagination, qui crée, l'eſprit politique ou moral qui gouverne.

Il faudroit voir enſuite juſqu'à quel dégré ces quatre genres d'eſprit peuvent convenir aux femmes; ſi la foibleſſe naturelle de leurs organes, d'où réſulte leur beauté; ſi l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination; ſi la multitude & la variété des ſenſations, qui fait une partie de leurs graces, leur permet cette attention forte & ſoutenue qui peut combiner de ſuite une longue chaîne d'idées; attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un & le voir tout entier, qui d'une ſeule idée en fait ſortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand nombre d'idées éparſes extrait une idée primitive & vaſte qui les raſſemble toutes.

Ce genre d'eſprit eſt rare même parmi les hommes, je le ſçais ; mais enfin il y a pluſieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce ſont eux qui ſe ſont élevés à la hauteur de la nature pour la connoître. Ils ont montré à l'ame la ſource de ſes idées, aſſigné à la raiſon ſes bornes, au mouvement ſes loix, à l'Univers ſa marche. Ils ont créé des ſciences en créant des principes, & agrandi l'eſprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'eſt miſe à côté de ces hommes célébres, eſt-ce la faute ou de l'éducation, ou de la nature ?

Deſcartes outragé par l'envie, mais admiré par deux Princeſſes, vantoit l'eſprit philoſophique des femmes. Je n'oſe croire que ſa reconnoiſſance voulut par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvoit dans Eliſabeth & dans Chriſtine cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, & paroît s'aſſocier à

ſon génie en ſuivant la marche de ſes idées. Peut-être même trouvoit-il dans les femmes la clarté, l'ordre & la méthode; mais trouvoit-il de même la baſe de l'eſprit philoſophique, le doute ? trouvoit-il cette raiſon froide qui marche ſans ſe précipiter jamais, & meſure tous ſes pas ? Leur eſprit pénétrant & rapide, s'élance & ſe repoſe. Il a plus de ſaillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un inſtant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il déſeſpère de le voir. Il ſeroit donc moins étonnant qu'elles n'euſſent point cette opiniâtre lenteur, qui ſeule recherche & découvre les grandes vérités.

L'imagination ſembleroit bien plus devoir être leur partage. On a obſervé que celle des femmes, a je ne ſçais quoi de ſingulier & d'extraordinaire. Tout les frappe; tout ſe peint en elles avec vivacité. Leurs ſens mobiles parcourent tous les objets & en

emportent l'image. Des forces inconnues, des liens ſecrets tranſmettent rapidement à elles toutes les impreſſions. Le monde réel ne leur ſuffit pas; elles aiment à ſe créer un monde imaginaire; elles l'habitent & l'embelliſſent. Les ſpectres, les enchantements, les prodiges, tout ce qui ſort des loix ordinaires de la nature, ſont leur ouvrage & leurs délices. Elles jouiſſent de leurs terreurs même. Leur ame s'exalte, & leur eſprit eſt toujours plus près de l'enthouſiaſme. Mais il faudroit voir juſqu'où cette imagination appliquée aux arts, peut développer en elles le talent de créer & de peindre; ſi elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive & légère; ſi le genre de la leur ne tient pas néceſſairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaiſirs, à leur foibleſſe même. Je demanderai ſi leurs fibres plus délicates ne doivent pas craindre des

ſenſations

ſenſations fortes qui les fatiguent, & en chercher de douces qui les repoſent. L'homme toujours actif eſt expoſé aux orages. L'imagination du Poëte ſe nourrit ſur la cime des montagnes, aux bords des volcans, ſur les mers, ſur les champs de batailles, ou au milieu des ruines; & jamais il ne ſent mieux les idées voluptueuſes & tendres, qu'après avoir éprouvé de grandes ſecouſſes qui l'agitent. Mais les femmes par leur vie ſédentaire & molle, éprouvant moins le contraſte du doux & du terrible, peuvent-elles ſentir & peindre, même ce qui eſt agréable, comme ceux qui jettés dans des ſituations contraires, paſſent rapidement d'un ſentiment à l'autre? Peut-être même par l'habitude de ſe livrer à l'impreſſion du moment, qui chez elles eſt très-forte, doivent-elles avoir dans l'eſprit plus d'images que de tableaux. Peut-être leur imagination, quoique vive, reſſemble-t-

elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien.

De toutes les paſſions, l'amour ſans contredit eſt celle que les femmes ſentent & qu'elles expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que foiblement & par contre-coup: celle-là leur appartient; elle eſt le charme & l'intérêt de leur vie; elle eſt leur ame. Elles doivent donc mieux réuſſir à la peindre. Mais ſçauront-elles, comme l'Auteur d'Andromaque & de Phèdre, ou celui de Zaïre, exprimer les tranſports d'une ame troublée qui joint les fureurs à l'amour, qui eſt tantôt impétueuſe & tantôt tendre, qui s'adoucit & qui s'irrite, qui verſe le ſang, & qui ſe ſacrifie enſuite elle-même? Peindront-elles ſes retours, ſes fureurs, ſes orages? non: & c'eſt la Nature elle-même qui le leur défend. Car la Nature a donné à l'un des deux ſexes l'audace des deſirs & le droit d'attaquer, à l'autre la défenſe

& ces desirs timides qui attirent en résistant. L'amour dans l'un est une conquête, & dans l'autre un sacrifice. Il faut donc en général que les femmes de tous les pays & de tous les siécles, sçachent mieux peindre un sentiment délicat & tendre, qu'une passion violente & terrible. Enfin obligées par leur devoir, par la réserve de leur sexe, par le desir d'une certaine grace qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs sentiments; ces sentiments toujours contraints ne doivent-ils pas s'affoiblir chez elles peu-à-peu, & avoir moins d'énergie que ceux des hommes, qui toujours audacieux & extrêmes avec impunité, donnent à leurs passions le dégré d'accent qu'ils veulent, & les fortifient encore en les développant? Une contrainte passagère allume les passions; une contrainte durable les amortit ou les éteint.

Pour l'esprit d'ordre & de mé-

moire qui classe des faits & des idées afin de les retrouver au besoin, comme il tient beaucoup à l'habitude & à des méthodes, on ne voit pas pourquoi les deux sexes n'y réussiroient point également. Cependant pour la quantité même des matériaux d'où résulte l'érudition, il faudroit encore examiner si dans les femmes l'excès du travail ne produiroit pas plus aisément le dégoût. Seroit-il vrai que leur impatience & ce desir naturel de changer, qui tient à des impressions fugitives & rapides, ne leur permît pas de suivre pendant des années le même genre d'étude, & d'acquérir ainsi des connoissances profondes & vastes ? On sçait qu'il y a des qualités d'esprit qui s'excluent. Ce ne peut être la même main qui taille le diamant, & qui creuse la mine.

Je viens à un objet plus important, l'esprit politique ou moral qui consiste dans la conduite de soi-même &

des autres. Pour balancer ſur cet objet les avantages ou les déſavantages des deux ſexes, il faudroit diſtinguer l'uſage de cet eſprit dans la ſociété, & ſon uſage dans le gouvernement.

Dans la ſociété les femmes occupées ſans ceſſe à obſerver, par le double intérêt d'étendre & de conſerver leur empire, doivent parfaitement connoître les hommes. Elles doivent démêler tous les plis de l'amour-propre, les foibleſſes ſecrettes, les fauſſes modeſties & les fauſſes grandeurs, ce qu'un homme eſt & ce qu'il voudroit être, les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, ſon eſtime marquée juſques dans ſes ſatyres, & par ſes ſatyres même. Elles doivent connoître & diſtinguer les caractères, l'orgueil calme & qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux & ardent qui s'irrite, la ſenſibilité vaine, la ſenſibilité tendre, la ſenſibilité brûlante ſous des dehors

froids, la légereté de prétention, & celle qui eſt dans l'ame, la défiance qui naît du caractère, celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'eſprit, enfin tous les ſentiments & toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir ſur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent ſçavoir comment on la dirige ſans paroître s'en occuper; comment on peut faire illuſion ſur cet art même, quand une fois il eſt connu; quel eſt le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, & juſqu'à quel point on peut s'en ſervir pour les gouverner. Dans les affaires elles connoiſſent les grands effets que produiſent de petites paſſions. Elles ont l'art d'impoſer aux unes, en faiſant voir qu'on les connoît, d'éloigner les autres en ſe montrant très-loin même de les ſoupçonner. Elles ſçavent enchaîner

par des éloges qu'on mérite ; elles sçavent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce sont toutes ces connoissances si fines qui servent aux femmes de lisières pour conduire les hommes. La société est pour elles comme un clavessin, dont elles connoissent les touches ; elles ont deviné d'avance le son que chacune doit rendre. Mais les hommes, impétueux & libres, suppléant à l'adresse par la force, & par conséquent ayant moins d'intérêt d'observer, entraînés d'ailleurs par le besoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connoissances morales, dont l'application est de tous les instants ; leurs calculs pour la société, doivent donc être à la fois moins rapides & moins sûrs.

Il faudroit ensuite comparer le genre d'esprit des deux sexes, appliqué au gouvernement. Dans la société on gouverne les hommes par leurs pas-

ſions ; & les plus petits reſſorts ſont quelquefois les grands moyens. Mais dans le gouvernement des états c'eſt par de grandes vues, par le choix des principes, ſur-tout par la diſtinction & l'emploi des talents, que l'on peut obtenir des ſuccès. C'eſt-là, que loin de ſe ſervir des foibleſſes, il faut les craindre, & qu'il faut élever les hommes au deſſus d'eux, au lieu de les y ramener ſans ceſſe. Ainſi dans la ſociété l'art de gouverner eſt celui de flatter les caractères, au lieu que l'art de l'adminiſtration, eſt preſque toujours celui de les combattre. La connoiſſance même des hommes qu'il faut dans tous les deux, n'eſt pas la même. Dans l'un il faut connoître les hommes par leur foibleſſe, & dans l'autre par leur force. L'un tire parti des défauts pour de petites fins, l'autre découvre les grandes qualités qui tiennent à ces défauts même. Enfin l'un cherche les petits

coins dans le grand homme ; & l'autre doit démêler un grand homme souvent dans celui qui n'est rien encore ; car il y a des ames qui n'existent point pour tout ce qui est médiocre.

Voyons maintenant si ce genre d'esprit & d'observation convient également aux deux sexes. Je sçais qu'il y a des femmes qui ont régné, & qui régnent encore avec éclat. Christine en Suède, Isabelle de Castille en Espagne, Elisabeth en Angleterre, ont mérité l'estime de leur siécle & de la postérité. Nous avons vu dans la guerre de 1741, une Princesse que nous admirions en la combattant, défendre l'Empire avec autant de génie que de courage ; & nous voyons encore aujourd'hui l'Empire Ottoman ébranlé par une femme. Mais dans les questions générales il faut craindre de prendre les exceptions pour des régles, & chercher ce

qui eſt dans le cours ordinaire de la nature. Il faudroit donc voir ſi dans la ſociété les femmes n'étant, & ne pouvant preſque jamais être en action, peuvent auſſi bien connoître les talents, leur emploi, & leur uſage ou leurs bornes ; ſi les grandes vues & l'application des grands principes ſuppoſant l'habitude de ſaiſir des réſultats d'un coup-d'œil, conviennent à leur imagination de détail, & au peu d'habitude qu'elles ont de généraliſer leurs idées. C'eſt le caractère ſur-tout qui gouverne, c'eſt la vigueur de l'ame qui donne du reſſort à l'eſprit, qui affermit & qui étend les idées politiques; mais le caractère ne peut preſque jamais être formé que par de grands mouvements, de grandes eſpérances ou de grandes craintes, & le beſoin de ſe déployer ſans ceſſe en agiſſant : celui des femmes n'eſt-il donc pas deſtiné en général à avoir plus d'agrément que de force ? Leur

imagination rapide, & qui fait quelquefois marcher le ſentiment au-devant de la penſée, ne les rend-t'elles pas dans le choix des hommes, plus ſuſceptibles, ou de prévention ou d'erreur ? Enfin les calomnieroit-on beaucoup, riſqueroit-on même de leur déplaire, ſi on oſoit leur dire qu'elles doivent dans la diſtribution de leur eſtime, mettre un peu trop de prix aux agréments, & être portées à croire qu'un homme aimable peut être plus facilement un grand homme ?

C'eſt peut-être là le défaut qu'on put reprocher à Eliſabeth. Les goûts de ſon ſexe perçoient à travers les ſoins du Trône & la grandeur de ſon caractère. On eſt fâché dans certains moments, de la voir mêler aux vues des grandes ames les foibleſſes des plus petites. Peut-être ſi Marie Stuard eût été moins belle, ſa rivale eût été moins barbare. Ce goût de coquette-

rie, comme on ſçait, donna à Eliſabeth des favoris, qu'elle jugea bien plus en femme qu'en Souveraine. Elle crut trop aiſément que l'art de lui plaire ſuppoſoit du génie.

Cette même Reine ſi fameuſe à tant de titres, exerça ſur les Anglois un pouvoir preſqu'arbitraire, & dont peut-être on n'eſt pas aſſez ſurpris. En général les femmes ſur le Trône, ſont plus portées au deſpotiſme, & s'indignent plus des barrières. Le ſexe à qui la Nature aſſigna la puiſſance en lui donnant la force, a une certaine confiance qui l'élève à ſes propres yeux, & n'a pas beſoin de s'atteſter à lui-même des forces dont il eſt sûr. Mais la foibleſſe s'étonne du pouvoir qu'elle a, & précipite ce pouvoir de tous les côtés pour s'en aſſurer elle-même. Les grands hommes ont peut-être plus le genre de deſpotiſme qui tient à la hauteur des idées ; & les femmes hors de la claſſe

ordinaire, le despotisme qui tient aux passions; le leur est une saillie de leur ame, bien plus que le fruit d'un systême.

Une chose favorise le despotisme des femmes qui gouvernent; c'est que les hommes confondent en elles l'empire de leur sexe avec celui de leur rang. Ce qu'on eut refusé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs le pouvoir des femmes, même arbitraire, n'est presque jamais cruel. Elles ont plutôt un despotisme de fantaisies que d'oppression. Le Trône même ne peut les guérir de leur sensibilité; elles portent dans leur ame le contre-poids de leur puissance (1).

Si après avoir comparé les deux

(1) Il suit de-là que dans une Monarchie limitée, les femmes sur le Trône tendroient plus au despotisme, & que dans un pays despotique elles se rapprocheroient de la Monarchie par la douceur. Et c'est ce qui est assez prouvé par l'expérience.

ſexes par les talents, nous les comparons par les vertus ; nous trouverons d'autres rapports. D'abord l'expérience & l'hiſtoire nous apprennent que dans toutes les ſectes, tous les pays, & tous les rangs, les femmes ont plus que les hommes les vertus religieuſes. Naturellement plus ſenſibles, elles ont plus beſoin d'un objet qui ſans ceſſe occupe leur ame; elles portent à Dieu un ſentiment qui a beſoin de ſe répandre, & qui ailleurs ſeroit un crime. Avides du bonheur, & le trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie & vers un monde différent. Extrêmes dans leurs deſirs, rien de borné ne les ſatisfait. Plus dociles ſur les devoirs, elles les raiſonnent moins, & les ſentent mieux. Plus aſſervies aux bienſéances, elles croyent encore plus à ce qu'elles reſpectent. Moins occupées & moins actives, elles ont plus le temps de contempler. Moins diſ-

traites au dehors, elles s'affectent fortement de la même idée, parce qu'elles la voyent ſans ceſſe. Plus frappées par les yeux, elles goûtent plus l'appareil des cérémonies & des temples; & la religion des ſens influe encore ſur celle de l'ame. Enfin gênées par-tout, privées d'épanchement avec les hommes par la contrainte de leur ſexe, avec les femmes par une éternelle rivalité, elles parlent du moins de leurs plaiſirs & de leurs peines à l'Etre ſuprême qui les voit, & ſouvent dépoſent dans ſon ſein des foibleſſes qui leur ſont chères, & que le monde entier ignore. Alors ſe rappellant leurs douces erreurs, elles jouiſſent de leur attendriſſement même ſans ſe le reprocher; & ſenſibles ſans remords, parce qu'elles le ſont ſous les regards de Dieu, elles trouvent des délices ſecrettes juſques dans le repentir & les combats. Il ſembleroit donc par une ſuite même du caractère des

femmes, que leur religion devroit être plus tendre & celle des hommes plus forte; l'une tenant plus à des pratiques & l'autre à des principes ; & qu'en exaltant les idées religieuſes, la femme ſeroit plus proche de la ſuperſtition, & l'homme du fanatiſme. Mais ſi une fois le fanatiſme s'empare d'elle, ſon imagination plus vive l'emportera plus loin; & plus féroce par la crainte même d'être ſenſible, ce qui faiſoit une partie de ſes charmes ne contribuera plus qu'à ſes fureurs.

Aux vertus religieuſes tiennent de très-près les vertus domeſtiques; & ſans doute elles devroient être communes aux deux ſexes: mais ici l'avantage ſe trouve encore du côté des femmes; du moins elles doivent plus avoir des vertus qui leur ſont plus néceſſaires. Dans le premier âge, timide & ſans appui, la fille eſt plus attachée à ſa mère; ne la quittant jamais, elle apprend plus à l'aimer.

Tremblante

Tremblante elle ſe raſſure auprès de celle qui la protége ; & ſa foibleſſe qui fait ſa grace, augmente encore ſa ſenſibilité. Devenue mère, elle a d'autres devoirs, & tout l'invite à les remplir. Alors l'état des deux ſexes eſt bien différent. Au milieu des travaux & parmi tous les arts, l'homme déployant ſa force, & commandant à la Nature, trouve des plaiſirs dans ſon induſtrie, dans ſes ſuccès, dans ſes efforts même. La femme plus ſolitaire a bien moins de reſſources. Ses plaiſirs doivent naître de ſes vertus ; ſes ſpectacles ſont ſa famille. C'eſt auprès du berceau de ſon enfant, c'eſt en voyant le ſouris de ſa fille & les jeux de ſon fils, qu'une mère eſt heureuſe. Et où ſont les entrailles, les cris, les émotions puiſſantes de la Nature ? Où eſt ce caractère tout à la fois touchant & ſublime qui ne ſent rien qu'avec excès ? Eſt-ce dans la froide indiffé-

rence & la trifte févérité de tant de pères ? non : c'eft dans l'ame brûlante & paffionnée des mères. Ce font elles qui par un mouvement auffi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce font elles qui fe jettent à travers les flammes, pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans fon berceau. Ce font elles, qui pâles, échevelées, embraffent avec tranfport le cadavre de leur fils mort dans leurs bras, collent leurs lévres fur fes lévres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes fes cendres infenfibles. Ces grandes expref-fions, ces traits déchirans qui nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur & de tendreffe, n'ont jamais appartenu, & n'appartiendront jamais qu'aux femmes. Elles ont dans ces moments je ne fçais quoi qui les éléve au deffus de tout, qui femble

nous découvrir de nouvelles ames ; & reculer les bornes connues de la Nature.

Considérez les devoirs même d'où naît la fidélité des époux ; lequel des deux sexes y doit être plus attaché ? lequel pour les violer a plus d'obstacles à vaincre ? est mieux défendu par son éducation, par sa réserve, par cette pudeur qui repousse même ce qu'elle desire, & quelquefois dispute à l'amour ses droits les plus tendres ? Calculez le pouvoir que la Nature donne au premier penchant & aux premiers nœuds, dans un cœur né sensible, & à qui jusqu'à présent il a été défendu d'aimer. Calculez la force de l'opinion même qui régne avec tant d'empire sur l'un des deux sexes, & qui tyran bisarre, pour les mêmes foiblesses applaudit souvent l'un, tandis qu'il flétrit l'autre. La Nature attentive, pour conserver les mœurs des femmes, a pris soin elle-

même de les environner des barrières les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible, & la fidélité plus touchante. Non, & il faut l'avouer, ce n'eſt preſque jamais par elles que commence le déſordre des familles; & dans les ſiécles même où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur ſiécle.

Après les vertus religieuſes & domeſtiques viennent les vertus ſociales; & d'abord les vertus de ſenſibilité: ce ſont toutes les paſſions affectueuſes & douces. On ſçait qu'au premier rang ſont l'amitié & l'amour.

C'eſt une grande queſtion de ſçavoir lequel des deux ſexes eſt le plus propre à l'amitié. Montagne qui a ſi bien connu ou deviné la Nature, & qui nous a volé, il y a deux cents ans, une partie de la philoſophie de notre ſiécle, décide nettement la queſtion contre les femmes; mais ſur cet objet il prononce plutôt qu'il n'examine.

On remarque même dans tout son livre, qu'en général il rend peu de justice aux femmes. Peut-être étoit-il comme ce juge qui craignoit tant d'être partial, qu'il avoit pour principe de faire toujours perdre le procès à ses amis. Sur cette question, si je conversois avec Montagne, j'oserois lui dire : vous convenez sans doute que l'amitié est le sentiment de deux ames qui se cherchent, & qui ont besoin de s'appuyer l'une sur l'autre. Or il sembleroit qu'entre les deux sexes, celui dont la tête & les bras sont le plus occupés, qui est le plus distrait, qui est le plus libre, qui peut plus hautement répandre ses idées & déployer tous ses sentiments, qui dans la prospérité jouit plus par l'orgueil, qui dans le malheur est plus humilié qu'attendri, qui dans tous les états a la conscience de ses forces & se les exagère, peut se passer bien plus aisément du commerce & des

doux épanchements de l'amitié : mais les femmes, tendres & foibles & par là même ayant plus besoin d'appui ; dans l'intérieur plus exposées aux chagrins & aux peines secrettes, ayant plus de ces douleurs de l'ame, qui affectent plutôt la sensibilité que l'orgueil ; dans le monde, forcées presque toujours de jouer un rôle, & remportant avec elles une foule de sentiments & d'idées qu'elles cachent & qui leur pèsent ; les femmes enfin pour qui les choses ne sont rien, & les personnes presque tout ; les femmes en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé, & qui ne sçavent presque qu'aimer ou haïr, semblent devoir sentir bien plus vivement la liberté & le plaisir d'un commerce secret, & les douces confidences que l'amitié fait & reçoit.

Montagne ne manqueroit pas de me répliquer : vous jugez les femmes

d'après la Nature; jugez-les d'après la société, & sur-tout la société des grandes villes. Voyez si le désir général de plaire, sentiment plus frivole que profond, & bien plus vain qu'il n'est tendre, ne doit pas dessécher leur ame, & étouffer en partie leur sensibilité même. Voyez, si flattées par des éloges éternels, & accoutumées au plus doux des empires, elles peuvent se plier à ces sacrifices de tous les jours, & à cette heureuse égalité que l'amitié impose. Voyez enfin si avec nous leur amitié plus timide ne doit point avoir plus de réserve; & qu'est-ce qu'une amitié qui est sur ses gardes, où tous les sentiments sont couverts d'un demi-voile, & où il y a presque toujours une barrière entre les ames? Je ne vous parle point de leur amitié entr'elles. On n'y croyoit point trop dans mon siécle; & c'est apparemment de même dans le vôtre: mais

je vous demanderai jusqu'à quel point elles peuvent s'aimer, dans le monde sur-tout où sans cesse elles se comparent & sont comparées, ou un regard les divise, où leurs prétentions se multiplient, où elles ont des rivalités de rang, de beauté, de fortune, d'esprit, de société même : car l'amour-propre toujours calculant, toujours mesurant, vit de tout, s'irrite de tout, & se nourrit même de ce qui l'irrite.

Non, pourroit ajouter Montagne, l'amitié n'est point en superficie, en jargon, en vaines phrases plus ridicules encore pour celui qui les croit, que pour celui qui les dit. C'est un sentiment qui demande de l'énergie dans l'ame, & une profondeur d'esprit comme de caractère. C'est une union sainte & presque religieuse, qui par une espèce de culte consacre tout entier l'ami à son ami. C'est une passion qui transforme deux volontés en

une, & fait vivre deux êtres de la même vie & de la même ame. L'amitié eſt impoſante & ſévère; pour en bien remplir les devoirs, il faut être capable de parler & d'entendre le langage mâle & auſtère de la vérité. Il faut avoir un courage qui ne s'étonne ni des ſacrifices, ni des dangers. Il faut ſur-tout cette unité de caractère, que les femmes par la variété & la mobilité éternelle de leurs paſſions ont rarement, & qui fait qu'on eſt ſur de ſentir, de penſer, & d'agir comme ſon ami dans toutes les occaſions & tous les inſtans. Que dis-je? on ne s'aſſocie pas fortement ſans de grands intérêts. Et les femmes par leur état même ſont vouées au repos. La Nature les fit comme les fleurs pour briller doucement ſur le parterre qui les vit naître : mais les arbres nés & élevés au milieu des orages, & par leur vigueur même plus menacés d'être briſés par les vents, ont bien

plus besoin de s'appuyer les uns les autres, & de se soutenir en s'unissant.

De toutes ces objections, il s'ensuivroit peut-être que l'amitié dans les femmes doit être plus rare ; mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi plus délicate & plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les graces de l'amitié. Quelquefois en soulageant ils blessent ; & leurs sentiments les plus tendres ne sont pas fort éclairés sur les petites choses qui ont tant de prix. Mais les femmes ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui se tait ; elles encouragent l'amitié timide ; elles consolent doucement l'amitié qui souffre. Avec des instruments plus fins, elles manient plus aisément un cœur malade ; elles le reposent, & l'empêchent de sentir ses agitations. Elles sçavent sur-tout don-

ner du prix à mille choſes qui n'en auroient pas. Il faudroit donc peut-être déſirer un homme pour ami dans les grandes occaſions ; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut déſirer l'amitié d'une femme.

Les femmes en amour ont les mêmes délicateſſes & les mêmes nuances. Mais l'homme peut-être s'enflamme plus lentement , & par dégrés : les paſſions des femmes ſont plus rapides ; ou elles naiſſent tout-à-coup , ou elles ne naîtront point. Plus gênées , leurs paſſions doivent être plus ardentes. Elles ſe nourriſſent dans le ſilence , & s'irritent par le combat. La crainte & les allarmes, mêlent chez les femmes l'inquiétude à l'amour , & en les occupant le redoublent encore. Quand l'homme eſt sûr de ſa conquête, il peut avoir plus d'orgueil ; mais la femme n'en a que plus de tendreſſe. Plus ſon aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui de-

vient cher. Elle s'attache par ses sacrifices. Vertueuse elle jouit de ses refus; coupable elle jouit de ses remords même (1). Ainsi les femmes, quand l'amour est passion, sont les plus constantes : mais aussi, quand l'amour n'est qu'un goût, elles sont les plus légères. Car alors elles n'ont plus ce trouble, & ces combats, & cette douce honte qui grave si bien le sentiment dans leur ame. Il ne leur reste que des sens & de l'imagination : des sens gouvernés par des caprices; une imagination qui s'use par son ardeur même, & qui en un instant s'enflamme & s'éteint.

Après l'amitié & l'amour vient la bienfaisance, & cette compassion qui unit l'ame aux malheureux. On n'ignore point, que c'est-là sur-tout le partage des femmes. Tout les dif-

---

(1) On peut ici faire mille objections; mais je ne parle que des femmes qui sont de e ur sexe.

pose à l'attendrissement de la pitié. Les blessures & les maux révoltent leurs sens plus délicats. L'image de la misère & du dégoût offense leur douce mollesse. L'image des douleurs & des chagrins affecte plus profondément leur ame, que leur propre sensibilité tourmente. Elles doivent donc être plus empressées à secourir. Elles ont sur-tout cette sensibilité d'instinct, qui agit avant de raisonner, & a déja secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active. Elle est aussi plus circonspecte & plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur ?

Mais il faudroit examiner si les femmes si sensibles en amitié, en amour, envers les malheureux, peuvent s'élever jusqu'à l'amour de la patrie qui embrasse tous les citoyens, & à l'amour général de l'humanité qui embrasse toutes les nations.

Je ne prétends point rabaiſſer l'amour de la patrie. C'eſt le plus généreux des ſentiments ; c'eſt du moins celui qui a produit le plus de grands hommes, & qui a fait naître ces héros antiques, dont l'hiſtoire étonne tous les jours notre imagination & accuſe notre foibleſſe. Mais ſi nous voulons décompoſer ce reſſort, & examiner de près en quoi il conſiſte, nous trouverons que l'amour de la patrie chez les hommes eſt preſque toujours un mêlange d'orgueil, d'intérêt, de propriété, d'eſpérance, de ſouvenir de leurs actions ou des ſacrifices qu'ils ont fait pour leurs concitoyens, & d'un certain enthouſiaſme factice qui les dépouille d'eux-même, pour tranſporter leur exiſtence toute entière dans le corps de l'Etat. Or il eſt aiſé de voir que preſqu'aucun de ces ſentiments ne convient aux femmes. Dans preſque tous les gouvernements du monde, exclues des

honneurs & des charges, elles ne peuvent ni obtenir, ni eſpérer, ni s'attacher à l'Etat par l'orgueil d'avoir joui des places. Ayant peu de part dans la propriété, & gênées par les loix dans celle même qu'elles ont, la forme de légiſlation dans tout pays doit leur être aſſez indifférente. N'agiſſant, ne combattant jamais pour la patrie, elles n'ont aucun ſouvenir flatteur qui les y enchaîne, par la vanité ou des travaux ou des vertus. Enfin exiſtant plus dans elles-mêmes & dans les objets qui les attachent, & peut-être moins dénaturées que nous par les inſtitutions ſociales auxquelles elles ont moins de part, elles doivent être moins ſuſceptibles de l'enthouſiaſme qui fait préférer l'Etat à ſa famille, & ſes concitoyens à ſoi. On ne manquera point de m'objecter les fameuſes citoyennes de Rome & de Sparte. Je répondrai qu'il ne faut pas comparer les républiques ancien-

nes à nos conſtitutions modernes. On m'objectera encore les prodiges des femmes Hollandoiſes dans la révolution des ſept provinces. Je répondrai que l'enthouſiaſme de la liberté peut tout ; qu'il y a des temps où la Nature s'étonne de n'être plus elle-même ; & que les grandes vertus naiſſent des grands malheurs.

Mais ſi l'amour de la patrie eſt peu fait pour les femmes, l'amour général de l'humanité qui s'étend ſur les nations & ſur les ſiécles, & qui eſt une eſpèce de ſentiment abſtrait, ſemble convenir encore moins à leur nature. Il faut pouvoir ſe peindre ce qu'on aime. Ce n'eſt qu'à force de généraliſer ſes idées, que le Philoſophe parvient à franchir tant de barrières, qu'il paſſe d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre humain, du temps où il vit, aux ſiécles qui naîtront un jour, & de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les femmes

point ainſi leur ame au loin. Elles raſſemblent autour d'elles leurs ſentiments & leurs idées, & veulent tenir à ce qui les intéreſſe. Ces meſures ſi vaſtes ſont pour elles hors de la nature. Un homme eſt plus pour elles qu'une nation ; & le jour où elles vivent, plus que vingt ſiécles où elles ne ſeront pas.

Parmi les vertus ſociales, il y en a d'autres qu'on peut appeller plus proprement vertus de ſociété, parce qu'elles en ſont l'agrément & le lien. Leur uſage eſt de tous les inſtans. Elles ſont dans la vie ordinaire, ce qu'eſt la monnoie courante en fait de commerce. Telle eſt cette douceur qui rend le caractère plus ſouple, & donne aux manières un charme qui attire; l'indulgence qui pardonne les défauts, lors même qu'on n'a pas beſoin de pardon pour ſoi; l'art de ne point voir les foibleſſes qui ſe montrent, & de garder le ſecret à celles qui ſe

cachent ; l'art de déguiser ses propres avantages, quand ils humilient ceux qui ne les ont pas ; l'art de ne tyranniser ni les volontés ni les desirs, & de ne point abuser de la foiblesse même, qui en obéissant s'indigne ; & la complaisance qui adopte les idées qu'elle n'a point eues ; & la prévenance qui devine les craintes & encourage les pensées ; & la franchise qui inspire une si douce confiance ; & toute cette politesse enfin, qui peut-être n'est pas la vertu, mais qui en est quelquefois l'heureux mensonge, qui donne des régles à l'amour-propre, & fait que l'orgueil à chaque instant passe à côté de l'orgueil sans le heurter.

Nous ne suivrons pas le parallèle des sexes dans tous ces sentiments : mais on remarque en général que les femmes corrigent ce que l'excès des passions mettroit d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main

délicate adoucit, pour ainsi dire, & polit les ressorts de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractère; elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses, la société est un lieu de conquêtes. Peu d'hommes ont fait le systême de renvoyer tout le monde content, & tant pis pour ceux qui l'auroient: mais beaucoup de femmes ont eu ce projet, & quelques-unes y réussissent. Plus leur société s'étend, plus ce genre de mérite se perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier, & de caractères à réunir. C'est une machine qui se complique, & demande plus de supériorité pour assortir les mouvements (1).

(1) En général on est d'autant plus poli, qu'on est moins à soi & plus aux autres, qu'on tient plus à l'opinion, qu'on est plus jaloux d'être distingué, qu'on a peut-être moins de

Mais auſſi cette politeſſe ſi fine doit quelquefois mener à la fauſſeté. On met l'expreſſion du ſentiment à la place du ſentiment même. De-là le reproche ſi répété contre les femmes. Il faut convenir que par leur nature elles ſont plus portées à tous les genres de diſſimulation. C'eſt la force

---

reſſources & de grands moyens pour l'être. Enfin, chez les particuliers comme chez les peuples, & dans les ſexes comme dans les rangs, la politeſſe ſuppoſe encore l'oiſiveté, parce qu'elle ſuppoſe l'habitude & le beſoin de vivre enſemble. Et c'eſt de-là que naît l'art des ménagements, le beſoin des égards, & toutes les petites jouiſſances de la vanité. On s'accoutume à donner ce qu'on reçoit, & à exiger ce qu'on donne. Ainſi la délicateſſe de l'amour-propre produit tous les rafinements de la ſociété; comme la délicateſſe des ſens produit la recherche des plaiſirs; & la délicateſſe de l'eſprit (qui peut-être n'eſt que le réſultat des deux autres) produit la fineſſe du goût. On voit comme tous ces objets tiennent enſemble, & comme ils tiennent aux femmes.

qui déploye tous ſes mouvements en liberté ; mais la foibleſſe & l'art de plaire, doivent obſerver & meſurer les leurs. Ainſi les femmes plus timides, apprennent à cacher les ſentiments qu'elles ont, & finiſſent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme peut avoir de la franchiſe ſans vertu, parce que ſouvent elle eſt ſans effort, & qu'elle peut être en lui le beſoin d'une ame impétueuſe & libre ; mais la ſincérité chez les femmes, quand elle eſt réelle, ne peut être qu'un mérite. Quelquefois l'homme faux joue la franchiſe par ſyſtême : les femmes ſe piquent rarement de ce genre d'hypocriſie ; & quand par haſard elles l'ont, elles donnent leur franchiſe comme une marque de confiance, pour plaire davantage ; c'eſt un ſacrifice qu'elles font à l'amitié. Ainſi l'homme a de la franchiſe par orgueil, & la femme par adreſſe. L'un peut dire une vérité ſans autre objet

que la vérité : dans la bouche de l'autre, la vérité même a toujours un but. La fauſſeté de l'homme va preſque toujours à ſes intérêts ; elle n'eſt que pour lui : celle de la femme va preſque toujours à plaire ; elle ſe rapporte toute aux autres. De ces deux fauſſetés, l'une vous trompe, & l'autre vous ſéduit. Enfin la flatterie ſe trouve également dans les deux ſexes : mais celle de l'homme eſt ſouvent dégoûtante à force d'être baſſe ; celle de la femme eſt plus légère & paroît de ſentiment. Même quand elle eſt outrée, elle eſt amuſante, & n'eſt jamais vile ; le motif & la grace la ſauvent du mépris.

Pour achever ce parallèle qui n'eſt déja que trop long, il faudroit examiner encore dans les deux ſexes, les vertus rigides qui tiennent à l'équité, & ces qualités vigoureuſes & fortes qui tiennent au courage. Mais toutes les diſtinctions qu'on pourroit

faire ſur ces objets, partiroient toujours des mêmes principes. Ainſi à l'égard de l'équité d'où naiſſent les devoirs d'une juſtice auſtère & impartiale, ſi entre les deux ſexes il y en a un qui ſente preſque toujours avant que de juger; ſi ſon imagination qui l'entraîne, lui donne des averſions ou des penchants dont il ne ſe rend pas compte; ſi une règle uniforme & inflexible doit fatiguer ſes caprices; ſi enfin dans tous les temps il ſe décide bien plus par des idées particulières, que par des vues générales; il faut avouer alors que cette équité rigide qui voit moins les circonſtances que la règle, & les perſonnes que les choſes, feroit moins faite pour lui. Auſſi, rarement les femmes ſont-elles comme la loi qui prononce ſans aimer ni haïr. Leur juſtice ſoulève toujours un coin du bandeau, pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à abſoudre. Ouvrez

l'hiſtoire ; vous les verrez toujours voiſines ou de l'excès de la pitié, ou de l'excès de la vengeance. Il leur manque cette force calme qui ſçait s'arrêter ; tout ce qui eſt modéré les tourmente.

Une femme de beaucoup d'eſprit (1), a dit que les François ſembloient s'être échappés des mains de la Nature, lorſqu'il n'étoit encore entré dans leur compoſition que l'air & le feu. Elle en auroit pu dire autant de ſon ſexe : mais ſans doute elle n'a pas voulu trahir ſon ſecret.

Il ſeroit bien hardi de vouloir décider juſqu'où la nature des deux ſexes paroît ſuſceptible de courage : mais ce mot de courage eſt vague, & pour en fixer l'idée, il en faudroit diſtinguer de différentes eſpèces. On connoît la diſtinction du courage

(1) Madame de Graffini, Lettres Péruviennes.

d'eſprit, & du courage phyſique : mais ces deux genres ſe ſubdiviſent encore. Ainſi dans le courage d'eſprit on trouve un courage de principes, qui fait braver l'opinion ; un courage de volonté, qui donne de l'énergie à l'ame, & l'empêche d'être gouvernée ; un courage de conſtance, qui ſupporte l'idée des longs travaux & les travaux même ; un courage de ſang-froid, qui dans les circonſtances délicates voit tout, & voit bien : & dans le courage phyſique un courage contre la douleur, qui ſçait ſouffrir ; un courage contre les périls, ſoit celui d'audace qui affronte, ſoit celui d'intrépidité qui attend ; un courage d'habitude, qui eſt de tous les jours, & s'applique à tous les objets ; & ce courage d'enthouſiaſme, qui eſt comme la fièvre d'une ame ardente, qui naît & s'éteint, & fait braver dans un temps ce qu'on eut redouté dans un autre.

Je laiſſe à mes Lecteurs à faire l'application de ces détails. Mais ce qu'on doit remarquer, c'eſt que de tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, eſt celui de la douleur; ce qui vient ſans doute de la foule des maux auxquels les a ſoumiſes la Nature. Quoi qu'il en ſoit, elles aimeroient cent fois mieux ſouffrir que déplaire, & braveroient bien plutôt la douleur que l'opinion. On a vû auſſi dans les dangers, des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes. Mais c'eſt toutes les fois qu'une grande paſſion, ou une idée qui les remue vivement, les enlève à elles-mêmes. Alors leur imagination qui s'enflamme, leur fait vaincre leur imagination même; & leur ſenſibilité ardente portée toute vers un objet, étouffe les petites ſenſibilités d'habitude, d'où naît la crainte, & qui produiſent la foibleſſe. Elles ont dans ces ſecouſſes une force

qui brave tout, & va plus loin qu'une force habituelle, qui par ſa continuité même a moins de reſſort, & doit être moins voiſine de l'excès.

Telle eſt dans la queſtion de l'égalité ou de la ſupériorité des ſexes, une partie des objets qu'il eût fallu diſcuter & mettre dans la balance. Pour la bien traiter, il faudroit tout à la fois être Médecin, Anatomiſte, Philoſophe, raiſonnable & ſenſible, & ſur-tout avoir le malheur d'être parfaitement déſintéreſſé.

Le ſeizième ſiècle qui avoit vu naître & s'agiter cette queſtion, fut peut-être l'époque la plus brillante pour les femmes. Après ce temps on trouve beaucoup moins d'ouvrages en leur honneur. Cette eſpèce d'enthouſiaſme général d'une galanterie ſérieuſe, étoit un peu tombée. L'extinction entière de la Chevalerie en Europe, l'abolition des tournois, les guerres de religion en Allemagne,

en Angleterre, & en France, les femmes appellées dans les Cours, & les mœurs qui doivent naître de l'oisiveté, de l'intrigue, & de la beauté regardée comme un inſtrument de fortune, enfin le nouveau goût de ſociété qui commença par-tout à ſe répandre, goût qui polit les mœurs en les corrompant, & qui, en mêlant davantage les deux ſexes, leur apprend à ſe chercher plus & à s'eſtimer moins; tout contribua à diminuer un ſentiment, qui pour être profond a beſoin d'obſtacles, & d'un certain état de l'ame où elle puiſſe s'honorer par ſes deſirs, & s'eſtimer par ſa foibleſſe même.

Cependant cette révolution ne ſe fit que lentement parmi nous. Sous François premier qui donna le ſignal de la corruption en France, on trouve encore en amour des jalouſies, des vengeances, des haines, & des crimes qui prouvent des mœurs. Sous Ca-

therine de Médicis, ce fut un mêlange de galanterie & de fureurs. L'ardeur Italienne vint se mêler à la volupté Françoise. Tout fut intrigue. On parloit de carnage dans des rendez-vous d'amour, & l'on méditoit, en dansant, la ruine des peuples. Cependant les soins même de la politique & de la guerre, les factions, les partis, & je ne sçais quoi de romanesque qui restoit encore, donnoient une certaine vigueur aux ames, qui se portoit jusques dans les sentiments que les femmes inspiroient. Sous Henri IV, on vit une galanterie plus douce. Il eut les mœurs d'un Chevalier, & les foiblesses d'un Roi sensible. On se fit honneur de l'imiter; & les courtisans accoutumés aux actions d'éclat & aux conquêtes, audacieux & brillans, portèrent dans l'amour cette espèce de courage noble qu'ils avoient montré dans les combats. On se corrompoit par-tout;

mais on ne s'aviliſſoit point encore.

Sous Louis XIII, l'eſprit qui commença à ſe développer, fit mêler la métaphyſique à la galanterie. On connoît les fameuſes thèſes que le Cardinal de Richelieu fit ſoutenir ſur l'amour. Ce qu'on ſeroit tenté de prendre pour une eſpèce de parodie & une charge comique, n'étoit que l'expreſſion ſérieuſe des mœurs de ce temps-là. Les guerres de religion avoient mis la controverſe à la mode. Le nouveau goût des Lettres faiſoit prendre les formes ſcolaſtiques pour la ſcience. Le faux bel eſprit naiſſoit du deſir de l'eſprit, & de l'impuiſſance d'en avoir. La galanterie qui ne détruit rien & ſe mêle à tout, parce qu'elle n'a rien de profond, & qu'elle eſt plutôt une tournure de l'eſprit qu'un ſentiment, la galanterie adoptoit tous ces mêlanges, & s'étoit formé un nouveau jargon, tout à la fois myſtique, métaphyſique & ro-

manesque. Ce n'étoit que dissertations sur les délicatesses & les sacrifices de l'amour. Quoiqu'on disserte peu sur ce qu'on sent beaucoup, cependant ces conversations même & ces maximes, annonçoient un tour d'imagination, qui en permettant la galanterie, y joignoit la tendresse, & lioit toujours à l'idée des femmes une idée de sensibilité & de respect.

La régence d'Anne d'Autriche & la guerre de la minorité furent une époque singulière. La France étoit dans l'anarchie, mais on mêloit les plaisanteries aux batailles & les vaudevilles aux factions. Alors tout se menoit par des femmes. Elles eurent toutes dans cette époque cette espèce d'agitation inquiéte que donne l'esprit de parti, esprit moins éloigné de leur caractère qu'on ne pense. Les unes imprimoient le mouvement, les autres le recevoient. Chacune selon son intérêt & ses vues, cabaloit, écrivoit,

conſpiroit. Le temps des aſſemblées étoit la nuit. Une femme au lit, ou ſur ſa chaiſe longue, étoit l'ame du conſeil. Là on ſe décidoit pour négocier, pour combattre, pour ſe brouiller, pour ſe raccomoder avec la Cour. Les foibleſſes ſecrettes préparoient les plus grands événements. L'amour préſidoit à toutes les intrigues. On conſpiroit pour ôter un amant à ſa maîtreſſe, ou une maîtreſſe à ſon amant. Une révolution dans le cœur d'une femme, annonçoit preſque toujours une révolution dans les affaires (1).

---

(1) Chaque femme avoit ſon département & ſon empire. Madame de Montbazon, belle & brillante, gouvernoit le Duc de Beaufort; Madame de Longueville, le Duc de la Rochefoucault; Madame de Chatillon, Nemours & Condé; Mademoiſelle de Chevreuſe, le Coadjuteur; Mademoiſelle de Saujon, dévote & tendre, le Duc d'Orléans; & la Ducheſſe de Bouillon ſon mari. Cependant Madame de

Les femmes dans le même-temps paroiſſoient ſouvent en public & à la tête des factions. Alors elles joignoient à leur parure les écharpes qui diſtinguoient leur parti. On ſe feroit cru tranſporté dans le pays des Romans, ou au temps de l'ancienne Chevalerie. On voyoit dans des ſalles ou ſur des places, des inſtruments de muſique, mêlés avec des inſtruments de guerre, des cuiraſſes & des violons, & des beautés parmi des guerriers. Souvent elles viſitoient les troupes, & préſi-

---

Chevreuſe, vive & ardente, ſe livroit à ſes amans par goût, & aux affaires par occaſion; & la Princeſſe Palatine tour-à-tour amie & ennemie du grand Condé, par l'aſcendant de ſon eſprit bien plus que de ſes charmes, ſubjuguoit tous ceux à qui elle vouloit plaire, & qu'elle avoit, ou la fantaiſie ou l'intérêt de perſuader. On ſçait qu'elle eût tout à la fois une ame paſſionnée & un eſprit ferme, & qu'elle parut auſſi romaneſque en amour, que politique dans les intérêts d'État.

doient à des conseils de guerre (1). La dévotion chez les femmes se mêloit à l'esprit de faction, comme l'esprit de faction à la galanterie. Lisez les mémoires du temps ; vous verrez Mademoiselle remplir les devoirs les plus sacrés de la religion,

---

(1) Il y eut un Régiment créé sous le nom de *Mademoiselle* : & *Monsieur* écrivoit à des femmes qui avoient suivi sa fille à Orléans, *à Mesdames les Comtesses Maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.* Personne n'ignore ce que fit cette Princesse, qui avoit tout le courage d'esprit qui manquoit à son père. On sçait qu'à Orléans, elle escalada presque les murs, tandis qu'on délibéroit si on devoit la recevoir. Et à la porte St. Antoine, pendant que le grand Condé se couvroit de gloire contre Turenne, qui n'étoit plus grand, que parce qu'il combattoit pour son Prince, elle étoit au milieu des morts & des blessés, donnant dans Paris tous les ordres que personne, ou ne pouvoit ou ne vouloit donner, & se faisant obéir par respect de ceux qui pouvoient lui désobéir par devoir.

avant de partir pour un voyage où elle alloit cabaler contre le Roi. A Orléans elle fait la guerre civile, & va à complies. Elle donne des audiences réglées aux rébelles, au retour de la Meſſe. On cabaloit le matin, & on viſitoit les couvents le ſoir; jamais on ne vit plus de femmes de la Cour ſe faire Carmélites. Il ſemble qu'au milieu des troubles les ames ſe portoient à tout avec plus d'impétuoſité; & les imaginations échauffées par tant de mouvements, ſe précipitoient également vers la guerre, vers l'amour, vers la religion & vers les cabales.

A l'égard de l'eſprit de galanterie, il eut à-peu-près le même caractère, ou les mêmes ſymptômes que ſous Louis XIII; excepté que la guerre civile, & cette eſpèce d'exagération que les mouvements extraordinaires donnent à l'ame, fortifia la petite teinte de Chevalerie qui reſtoit en-

core dans l'amour. Anne d'Autriche avoit porté à la Cour de France une partie des mœurs de ſon pays. C'étoit un mêlange de coquetterie & de fierté, de ſenſibilité & de réſerve, c'eſt-à-dire, un reſte de l'ancienne & brillante galanterie des Maures, jointe à la pompe & à la fierté des Caſtillans. Alors danſes, romans, comédies, intrigues, tout fut Eſpagnol. Les déguiſements, les ſcènes de nuit, les aventures devinrent à la mode; ſeulement la vivacité Françoiſe ſubſtitua les violons, au ſon languiſſant des guitares. On jouoit de grandes paſſions qu'on n'avoit pas; on ſe faiſoit honneur d'afficher publiquement les paſſions qu'on avoit. Un hommage rendu à la beauté, étoit regardé de la part des hommes comme un devoir. Alors les plus petites choſes avoient une valeur; & le don d'un bracelet ou une lettre faiſoit un événement dans la vie. On parloit auſſi ſérieuſement

de galanterie ou d'amour, que du gain d'une bataille (1).

C'eſt ce caractère qui forma l'eſprit des premiers Romans du ſiécle de Louis XIV ; Romans éternels, parce qu'on croyoit que toute paſſion doit être longue ; ſérieux, parce qu'on regardoit une paſſion comme une choſe importante dans la vie ; pleins d'aventures, parce qu'on s'imaginoit

---

(1) On connoît ces vers du Duc de la Rochefoucault à Mad. de Longueville.

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.

On vit le Duc de Bellegarde qui s'étoit déclaré hautement l'amant de la Reine, en prenant congé d'elle pour aller commander une armée, lui demander pour faveur qu'elle voulût bien toucher la garde de ſon épée. On vit pendant la guerre civile M. de Chatillon amoureux de Mademoiſelle de Guerchi, porter dans une bataille une de ſes jarretières nouée à ſon bras.

que l'amour devoit tourner les têtes ; pleins de converſations, parce qu'on faiſoit de l'amour une ſcience qui avoit ſes principes, & une méthode ; héroïques ſur-tout, parce qu'il falloit mettre les plus grands hommes aux pieds des femmes, & que le préjugé étoit alors que l'amour devoit conſulter l'honneur, & s'élever par ſon objet, au lieu de chercher à l'avilir.

C'eſt ce caractère qui forma notre théâtre, & ſubjuguant juſqu'à Corneille, lui fit placer l'amour entre les intérêts d'Etat & les vengeances, entre les conſpirations & les parricides.

C'eſt cet eſprit général régnant dans l'enfance de Louis XIV, qui lui donna peut-être avec les femmes ce caractère, tout à la fois grand & ſenſible, par lequel jeune encore & dans une paſſion ardente, il voulut placer une de ſes ſujettes ſur le trône, & fut enſuite capable de ſe vaincre ; par lequel il conçut une paſſion, non

moins vive pour Henriette d'Angleterre, & sçut y mettre un frein; par lequel toujours Roi quoiqu'amant, il sçut dès sa jeunesse mettre de la dignité dans ses plaisirs. Mais quoiqu'il couvrit toujours la volupté de la décence, cependant les mœurs des femmes par une révolution nécessaire, durent s'altérer sous son régne.

Jusqu'alors les vices de la Cour n'avoient guères été ceux de la nation. Les différents ordres de l'Etat, étoient plus séparés. On touchoit encore au temps où les grands Seigneurs avoient une grandeur personnelle, qui les avoit rendus tout à la fois redoutables pour la Cour, & tyrans pour le peuple. Plus ils étoient puissans, plus les rangs étoient marqués. L'orgueil ne se mêle pas, & fait signe que l'on recule. Le despotisme suprême abat toutes les barrières; mais le despotisme subalterne les multiplie pour se séparer davan-

tage de ceux qui oseroient prétendre à l'égalité. Dans cet état, la corruption & l'audace des mœurs sont presque regardées comme un privilége du rang. Les vices même de ceux qui oppriment, sont pour les autres une partie de leur oppression ; & l'on est moins porté à imiter ceux que l'on hait. D'ailleurs la communication des mœurs de la Cour, ne pouvoit se faire que par la haute magistrature & les gens riches ; mais les Magistrats plus austères, étoient plus renfermés. Vivant entre l'étude & les loix, ils étonnoient la Cour, & ne l'imitoient pas. A l'égard des gens riches, la plûpart n'étoient que riches. La honte de certaines fortunes n'admettoit point la familiarité de l'orgueil. Le luxe qui seul rapproche la grandeur, de la richesse, vice de quelques particuliers, n'étoit pas la maladie générale. Les uns n'avoient pas encore besoin de trafiquer de leurs noms ;

les autres ne penſoient point encore à en acheter un. Comme on s'occupoit plus de ſes devoirs, il y avoit moins de temps à perdre ; ainſi moins de ſociété. Les mœurs de tout ce qui n'étoit pas la Cour, étoient donc plus ſauvages ; & cette eſpèce de groſſièreté antique étoit une barrière de plus, parce qu'elle étoit un ridicule. Le contraſte des manières marquoit où l'orgueil devoit s'arrêter pour ne pas ſe confondre. Entre la capitale & les provinces, il n'y avoit guères moins de barrières, qu'entre les états. Moins de grands chemins, de sûreté, de voitures, ſur-tout moins de luxe & de beſoins, & par conſéquent beaucoup moins de cette activité inquiète qui fait qu'on ſe déplace, & qu'on va chercher dans la capitale, de l'or, de la ſervitude & des vices, retenant chacun ſous le toît de ſes pères, contribuoit à prolonger les mœurs de la nation.

Mais ſous Louis XIV tout changea. Les gens de la Cour n'ayant plus que des titres ſans pouvoir, & réduits à une grandeur de repréſentation au lieu d'une grandeur réelle, refluèrent davantage vers la ſociété & vers la ville. L'inégalité des fortunes s'augmenta par l'inégalité des impôts. On mit plus de prix aux richeſſes. Les grands eurent plus de beſoins, les riches plus de faſte, les pauvres corrompus par leurs deſirs, moins de mœurs; tout ſe rapprocha. La magnificence & le luxe du Prince fortifia encore ces idées. On s'endetta par devoir, & l'on ſe ruina par orgueil. On ménagea bientôt ceux qu'on mépriſoit. Pour conſerver ſes titres, il fallut les partager. L'or enlevé aux pauvres devint le médiateur entre les riches & les grands. La magiſtrature même changea. Tout ce qui alloit à Verſailles, en prit les mœurs. La ſociété plus polie fit diſparoître la

différence des tons. La rouille des vieux ufages s'effaça. Tous les ordres fe mêlèrent. On accourut des provinces : la misère des campagnes, le luxe des villes, l'ambition, le commerce, la réputation du Prince & fes conquêtes, les fêtes romanefques de fa cour, les plaifirs même de l'efprit, tout attira dans la capitale ; on y vint en foule quitter fes préjugés, rougir de fes mœurs, & tout à la fois fe polir, s'enrichir & fe corrompre.

Il eft trop aifé de voir l'influence que tous ces changements, & ce mélange univerfel durent avoir fur les femmes. La galanterie devint une mode, & l'aifance des mœurs une grace. Tout imita la Cour, & d'un bout du royaume à l'autre, les vices circulèrent avec les agréments.

Une autre révolution accompagna celle des mœurs. Dans un pays où naiffoit le goût de la fociété & des lettres, le goût de l'efprit dut gagner

les femmes. Mais comme le goût ne ſe forme que lentement, que le naturel & la grace tiennent à un inſtinct délicat qui ſent quelquefois le vrai, ſans pouvoir le définir; comme on eſt porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, & que pour être mieux il ne faut reſſembler à perſonne; comme ce qui eſt faux paroît quelquefois brillant, parce qu'il préſente une face nouvelle, & cache une partie de l'objet pour faire ſortir le reſte; comme enfin tout ce qui eſt de mode, s'exagère, on dut prendre d'abord le bel eſprit pour l'eſprit. Les femmes qui aſpirèrent à ſe diſtinguer, créèrent des expreſſions qu'on admiroit beaucoup, parce qu'on les entendoit peu. On mit des mots ſinguliers à la place des idées qu'on n'avoit pas; & pour n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua à ce délire, les livres Italiens & Eſpagnols, qui étoient alors très à la mode, les

lettres de Voiture, les romans de Mademoiselle Scudéry, l'admiration très-réelle pour ce qu'on appelloit les *précieuſes*, les converſations de l'hôtel de Rambouillet, enfin la ſociété & le nom impoſant de Madame de Longueville, qui après avoir été dans la fronde à la tête des factions, vieille & ſans amans comme ſans cabale, ſe déſennuyoit à faire de la métaphyſique ſur l'amour & des diſſertations ſur l'eſprit, & à préférer naïvement Voiture à Corneille.

On ſçait que Molière en chargeant ce ridicule, le fit diſparoître. Quelques femmes enſuite ſe livrèrent aux lettres, & quelques-unes cultivèrent les ſciences ; mais ce fut bien loin d'être l'eſprit général. Dans le ſiécle le plus éclairé, on ne pardonna point aux femmes de s'inſtruire. Il ſemble que la nation diſtinguée par ſa valeur & par ſes graces, ait toujours craint

d'avoir une autre eſpèce de mérite. Le goût des lettres a été regardé comme une ſorte de méſalliance pour les grands, & un pédantiſme pour les femmes. Ce mépris ſecret digne des Francs nos ayeux, dut retenir ſur-tout le ſexe que l'opinion gouverne le plus. Quelques femmes bravèrent ce préjugé, mais on leur en fit un crime. Comme tout ce qui eſt bien a ſon excès, & qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raiſon ; en aſſociant ce qui eſt ridicule à ce qui eſt utile, on vint aiſément à bout de décrier les connoiſſances dans les femmes. Deſpréaux & Molière joignirent au préjugé, l'autorité de leur génie. Mais trop habiles pour y manquer, tous deux chargèrent le tableau pour faire rire. Molière ſur-tout mit la folie à la place de la raiſon, & l'on peut dire qu'il trouva l'effet théâtral plus que la vérité.

En effet, à examiner la queſtion, il ſemble que dans un pays & dans un ſiécle où l'on eſt prodigieuſement loin de cette première innocence qui attache des plaiſirs purs à la retraite, & à l'heureuſe ignorance de tout, hors de ſes devoirs ; dans un ſiécle où les mœurs générales ſont corrompues par l'oiſiveté, où tous les vices ſe mêlent par le mouvement, & où on ne peut plus remplacer ou ſuppléer les vertus que par les lumières, au lieu de détourner les femmes d'acquérir des connoiſſances & de s'inſtruire, il falloit les y encourager. Armande & Philaminte ſont des êtres très-ridicules, j'en conviens, & qui méritent qu'on en faſſe juſtice: mais le bon-homme Chriſale, qui dans ſa groſſièreté franche & bourgeoiſe, renvoye ſans ceſſe les femmes à leur dez, leur fil, & leurs aiguilles, & ne veut pas qu'une femme liſe & ſçache rien hors *veiller ſur ſon pot*, n'eſt plus du

ſiécle de Louis XIV. (1) C'étoit remonter à deux cents ans; c'étoit oublier que les mœurs d'un ſiécle ſont incompatibles avec celles d'un autre ; & que par un certain enchaînement de vertus & de vices, il y a un progrès néceſſaire de lumières comme de mœurs, auquel il eſt impoſſible de réſiſter. On peut dire que c'eſt ſurtout pour la légiſlation du théâtre qu'eſt fait le principe de Solon, de donner non les meilleures loix poſſibles, mais les meilleures relativement au peuple & au temps. Ainſi au lieu de faire contraſter avec les

(1) Voyez dans les femmes ſçavantes l'excellente ſcène ſeptième, du ſecond acte. On ſent bien que je ne prétends point blâmer ici ce rôle de Chriſale comme rôle comique : il eſt du plus grand effet ; & dans ce genre Chriſale & Martine ſont véritablement les deux rôles de génie de la pièce. Je l'examine ſeulement du côté moral, & indépendamment de tout effet de théâtre.

deux

deux folles que Molière a peintes, ce Chrisale qui est donné pour l'homme raisonnable de la pièce, & qui n'est que l'homme raisonnable d'un autre siècle; si on avoit peint une femme jeune & aimable, qui eût reçu du côté des connoissances & de l'esprit la meilleure éducation, & qui eût conservé toutes les graces de son sexe; qui sçût penser profondément & qui n'affectât rien; qui couvrît d'un voile doux ses lumières, & eût toujours un esprit facile, de manière que ses connoissances acquises parussent ressembler à la Nature; qui pût apprécier & sentir les grandes choses, & ne dédaignât jamais les petites; qui ne fît usage de l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié; qui en étudiant & connoissant le cœur de l'homme, n'eût appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les foiblesses, & de respect pour les vertus; qui enfin mît les devoirs avant tout,

mais les connoiſſances après les devoirs, & n'employât la lecture qu'à remplir les inſtans que laiſſe dans le monde le vuide des ſociétés & de ſoi-même, & à embellir ſon ame en cultivant ſa raiſon ; peut-être alors la comédie de Molière admirable à tant d'égards, & excellente en tout point ſi elle eût été faite pour un ſiécle moins avancé, eût préſenté pour le ſiécle poli & corrompu de Louis XIV, à côté du ridicule une leçon, & dans les femmes l'uſage heureux des lumières à côté de l'abus (1).

Quoi qu'il en ſoit, les femmes ſous Louis XIV, furent preſque réduites à ſe cacher pour s'inſtruire, & à rougir de leurs connoiſſances, comme dans des ſiècles groſſiers, elles euſſent

(1) Je ne ſçais pas ſi Molière eût trouvé un pareil modèle dans le ſiècle de Louis XIV ; mais je ſçais bien qu'il l'eût trouvé dans le nôtre.

rougi d'une intrigue. Quelques-unes cependant osèrent ſe dérober à l'ignorance dont on leur faiſoit un devoir; mais la plûpart cachèrent cette hardieſſe ſous le ſecret : où ſi on les ſoupçonna, elles prirent ſi bien leur meſure, qu'on ne put les convaincre; elles n'avoient que l'amitié pour confidente ou pour complice. On voit par-là même que ce genre de mérite ou de défaut ne dut pas être fort commun ſous Louis XIV : mais par la politeſſe générale du ſiècle, il y eut chez les femmes, un autre genre d'eſprit très à la mode alors, & ſurtout à la Cour; c'eſt cet eſprit aimable & qui n'a que des graces légères, qui n'eſt point gâté par les connoiſſances, ou y tient ſi peu qu'on lui pardonne, qui écrit très-agréablement des bagatelles, & peut ſe compromettre juſqu'à écrire quelquefois de jolis vers, qui dans la converſation charme toujours ſans paroître y pré-

tendre, plaît à tout le monde, n'humilie perſonne, & lors même qu'il eſt le plus brillant, l'eſt de manière qu'on l'excuſe, & qu'on voit bien qu'il n'y a pas de ſa faute. Tel fut, comme on ſçait l'eſprit des la Fayette, des Ninon, des la Suze, des la Sablière & des Sevigné, des Thianges & des Monteſpan, de la Ducheſſe de Bouillon & de la belle Hortenſe Mancini ſa ſœur, enfin de Madame de Maintenon, lorſque jeune encore elle faiſoit le charme de Paris, avant qu'elle habitât la Cour, & fût condamnée à la fortune & à l'ennui (1).

(1) Dans le nombre des femmes que je viens de citer, on diſtinguera toujours Madame de la Fayette & Madame de Sevigné. Madame de la Fayette ſi connue par des romans ingénieux & pleins d'une ſenſibilité douce, joignoit une raiſon ſolide à tous les agrémens du caractère & de l'eſprit. C'eſt elle, qui la première, a mis dans les romans, les ſentiments à la place des aventures, & des hommes aimables au lieu

La plûpart de ces femmes furent célébrées par des Poëtes, qui pour leur plaire ſçavoient prendre leur ton. On remarque que dans tous les vers de Boileau, il ne ſe trouve pas le nom

---

des héros. Elle fit dans ſon genre, ce que Racine fit dans le ſien. En ſubſtituant l'intérêt aux prodiges, elle prouva qu'il valoit mieux attendrir qu'étonner.

Madame de Sevigné avec des lettres écrites au haſard, a fait ſans y penſer un ouvrage enchanteur. Dans ſon ſtyle plein d'imagination elle crée preſque une langue nouvelle. Elle jette à tout moment, de ces expreſſions que l'eſprit ne fait pas, & qu'une ame ſenſible ſeule peut trouver. Elle donne aux mots les plus communs, une phyſionomie & une ame. Tous ſes tours de phraſe ſont des mouvements, mais des mouvements abandonnés, & qui n'en ont que plus de graces. Les moments qu'elle peint ſe fixent ſous ſon pinceau; & on les voit encore. Comme elle s'accuſe, ſe loue, ſe plaint! Comme ſa joie eſt douce, & ſa triſteſſe a de charmes! Comme elle intéreſſe toute la nature à ſa tendreſſe! S'il y avoit un être qui ignorât ce que c'eſt que ſen-

d'une ſeule femme de ſon temps. Pour mériter ſes éloges, il falloit être Roi, Miniſtre, ou Docteur de Sorbonne. Mais Lafontaine plus ſenſible & plus doux, a loué preſque toutes les femmes de la Cour, célèbres par leurs agrémens ou leur eſprit. Il avoit une ame faite pour les ſentir, & le ton qu'il falloit pour les chanter. Dans ſon abandon & ſa pareſſe, il ſembloit errer ſur tout avec indifférence; mais il ſentoit par inſtinct les graces dans les femmes, comme il les rencontroit par inſtinct dans ſes vers. Racine très-dédaigneux quoique très-courtiſan, & plus porté en général à la ſatyre qu'à l'éloge, n'en a loué que deux, Madame de Maintenon dans Eſther,

---

ſibilité (à-peu-près comme il y a des aveugles & des ſourds de naiſſance) & qu'on voulût lui donner une idée de cette eſpèce de ſens qu'il n'a pas, il faudroit lui faire lire les lettres de Madame de Sevigné.

& Henriette d'Angleterre dans une dédicace ; mais Racine n'en eſt pas moins le plus éloquent Panégyriſte des femmes, qu'il y ait eu. Quinaut ſans en avoir peut-être chanté aucune, les a de même célébré toutes. Il a fait pour elles un monde exprès & qui ſubſiſte encore, où il n'y a d'autres mœurs que celles de l'ancienne Chevalerie, où les dieux, les héros & les hommes ſont tous amans par devoir, & où ſous peine de ridicule, il eſt défendu de penſer, de chanter, de combattre, de vivre, de mourir, & de monter aux cieux, ou de deſcendre aux enfers, que pour une femme.

Fléchier & Boſſuet en ont immortaliſé quelques-unes. Ils ont célébré des vertus, comme les autres ont célébré des agréments. Mais ſi l'oraiſon funèbre eſt de tous les ouvrages celui peut-être qui eſt le moins propre à peindre un caractère, même dans un

homme, parce qu'il faut preſque toujours exagérer les proportions; qu'on a un cadre immenſe, & qu'on veut le remplir ; qu'il y a des qualités qu'il faut taire; qu'il faut quelquefois ſuppoſer des motifs, où il n'y en a point; qu'il faut ſupprimer les détails, qui cependant peignent mieux que les maſſes; qu'il faut donner à celui qu'on loue en pompe, un caractère général, & une phyſionomie qui ſoit une, & que ſouvent il n'en a point eue; enfin parce qu'il faut faire une figure de repréſentation, & qu'une figure de repréſentation n'eſt preſque jamais une figure vraie: à plus forte raiſon, ce genre eſt-il moins propre à bien rendre l'eſpèce de mérite d'une femme. Leurs traits ſont trop délicats & trop fins; ils échappent à ce pinceau. Auſſi preſque toutes les oraiſons funèbres de femmes ne peignent rien, & ce ſont plutôt des ſermons que des portraits. Boſſuet en a deux célèbres;

mais la beauté de l'une tient à de grands événements, & à un trône renversé ; celle de l'autre, à une mort tragique & terrible. De quatre que Fléchier a faites, la meilleure sans contredit est celle de Madame de Montausier, mais a-t-il pu la peindre (1) ? Apprend-t-on là, ce qu'on

(1) Madame de Montausier, connue avant son mariage sous le nom de *Julie d'Angennes*, étoit fille de la célébre Marquise de Rambouillet ; elle fut dans son enfance prodigieusement louée par tous les beaux esprits du temps. On connoît l'histoire *de la guirlande de Julie*. C'étoient les plus belles fleurs peintes sur velin, & au bas de chacune, un madrigal, composé par les hommes les plus célébres du siécle. Le grand Corneille en fit trois pour sa part ; & l'Auteur du Cid, de Rodogune, & de Cinna, composa *la tulipe*, *la fleur d'orange* & *l'immortelle blanche*. Fléchier dans son oraison funèbre, ne peut ni ne doit peindre cette espèce de galanterie d'esprit, qui faisoit le caractère de ces temps-là. Il ose parler de l'hôtel de Rambuillet ; mais comment ? il nous parle de *ca-*

ſçait par les anecdotes du temps, que la grande réputation d'eſprit qu'eut Madame de Montauſier dans ſa jeuneſſe, vint de ce que Voiture chez ſa mère lui compoſoit ſes lettres? Apprend-on là enfin, que dès qu'elle fut à la Cour, elle oublia tous ſes amis, & que ce fut pour elle que le Duc de la Rochefoucault fit cette maxime, *qu'il y a des gens qui paroiſſent mériter de certaines places, dont ils font voir eux-mêmes qu'ils*

---

binets où l'eſprit ſe purifioit, de la vertu qu'on y révéroit ſous le nom de l'incomparable Arténice; enfin d'une cour nombreuſe ſans confuſion, modeſte ſans contrainte, ſçavante ſans orgueil, polie ſans affectation. Ces antithèſes ſont très-belles ſans doute, mais font-elles bien connoître ce dont il s'agit? Peignent-elles le genre d'éducation bon ou mauvais qu'une jeune perſonne devoit recevoir, parmi tant de diſſertations & de vers, de métaphyſique & d'eſprit, entre Mademoiſelle de Scudery & Madame de Longueville, entre Sarrazin & Voiture?

ſont indignes dès qu'ils y ſont parvenus. Au lieu de tout cela, Fléchier fidèle à ſa diviſion & à la chaire, eſt obligé de mettre des antithèſes, des phraſes & des vertus.

Après toutes ces femmes louées avec légéreté par des Poëtes, ou gravement & avec pompe par des Orateurs, il y en eut encore deux, qui dans un rang & un ordre différent, parvinrent néanmoins à la plus grande célébrité ; l'une eſt Mademoiſelle de Scudery ſi fameuſe alors, & qui vécut quatre-vingt-quinze ans, dont elle paſſa plus de ſoixante à écrire avec grace quelques jolis vers dont on ſe ſouvient, & avec une effrayante facilité, de gros volumes qu'on ne lit plus. On ſçait que pendant un temps elle tourna les têtes, & qu'elle eut autant d'influence par ſes romans, que Boileau en eut depuis par ſes ſatyres & par ſon goût. L'autre eſt la ſçavante Mademoiſelle le Feb-

vre, si connue sous le nom de Madame Dacier. Son mérite, il est vrai, n'étoit point un mérite de femme, mais elle avoit de bonne heure pris son parti de n'être qu'un homme; & quoique ce ne fut point à la manière de Ninon, elle ne laissa pas que de faire des enthousiastes. Ses deux langues naturelles étoient celles de Térence & d'Homère; aussi recevoit-elle souvent des Madrigaux Grecs & Latins. Les personnes les plus sçavantes de l'Europe conspirèrent à la louer. Enfin la Mothe la chanta, la Mothe si connu par ses démêlés littéraires avec elle, où tous deux avoient changé de rôle (1). Il prononça en son honneur dans l'Académie Françoise, une de ces

(1) On sçait que dans sa dispute sur Homère, il mit tout l'esprit & toutes les graces d'une femme, tandis qu'elle y mettoit toute l'érudition, & quelquefois un peu de l'excès de force d'un homme.

odes raiſonnables & ſenſées qu'il ſçavoit ſi bien faire. Cet hommage public honoroit à la fois la Mothe, les femmes & les Lettres.

Je ne dirai rien des autres femmes qui écrivirent à-peu-près dans le même temps. Ce catalogue ſe trouve par-tout ; d'ailleurs je ne parle ici que des femmes dont l'ame & l'eſprit ont eu un caractère, & qui peuvent ſervir à faire connoître les idées ou les mœurs de leur ſiècle. C'eſt ici un tableau & non pas une hiſtoire.

Le réſultat des mœurs & du caractère général des femmes ſous Louis XIV, fut donc la volupté unie à la décence, de l'activité tournée vers les intrigues, peu de connoiſſances, beaucoup d'agrémens, une politeſſe fine, un reſte d'empire ſur les hommes, le reſpect pour toutes les idées religieuſes qui ſe mêloit à cette coquetterie de mœurs, & toujours le remord à côté ou à la ſuite de l'amour.

Sous la régence il se fit une révolution. Les dernières années de Louis XIV, avoient répandu à la Cour & sur une partie de la nation, je ne sçais quoi de plus sérieux & de plus triste. Dans le fond les penchans étoient les mêmes ; mais ils étoient plus réprimés. Une nouvelle Cour & de nouvelles idées changèrent tout. Une volupté plus hardie devint à la mode. On mit de l'audace & de l'impétuosité dans ses desirs ; & l'on déchira une partie du voile qui couvroit la galanterie. La décence qui avoit été respectée comme un devoir, ne fut pas même gardée comme un plaisir. On se dispensa réciproquement de la honte. La légèreté se joignit à l'excès ; & il se forma une corruption toute à la fois profonde & frivole, qui pour ne rougir de rien, prit le parti de rire de tout.

Les bouleversements des fortunes précipitèrent ce changement. L'ex-

trême misère & l'extrême luxe en furent les ſuites ; & on ſçait leur influence. Rarement chez un peuple, eſt-il arrivé une ſecouſſe rapide dans les propriétés, ſans une prompte altération dans les mœurs.

Depuis plus de ſix ſiècles, la galanterie faiſoit le caractère de la nation ; mais l'eſprit de Chevalerie toujours mêlé à ce ſentiment, cet eſprit inſéparable de l'honneur, faiſoit du moins que la galanterie reſſembloit à l'amour, & que le vice avoit toute la vertu dont le vice eſt ſuſceptible. Mais quand il reſta peu de traces de cet honneur antique, la galanterie même y perdit ; elle devint un ſentiment vil qui ſuppoſa toutes les foibleſſes, ou les fit naître (1).

---

(1) L'eſprit de Chevalerie avoit long-temps ſurvécu aux uſages, aux loix, aux inſtitutions, au genre de gouvernement même qui l'avoit fait naître. On en voit encore une empreinte

Dans le même temps, & par cette pente générale qui entraine tout, le goût de la société des femmes augmenta. La séduction plus aisée, offrit par-tout plus d'espérances. Les hommes vécurent moins ensemble ; les femmes moins timides s'accoutumèrent à secouer une contrainte qui les honore. Les deux sexes se dénaturèrent ; l'un mit trop de prix aux agrémens, l'autre à l'indépendance.

Comme on s'attachoit plus à devenir homme de société que citoyen, on entra beaucoup plutôt dans le monde. Les jeunes gens gâtés par les femmes, joignirent ensemble les défauts de leur âge, & ceux de leurs succès. Ayant en général plus de passions que d'idées, la tête vuide &

---

marquée, dans les premiers ouvrages du siècle de Louis XIV, & dans les premières fêtes qu'il donna à sa Cour. On ne peut douter que cet esprit n'ait prolongé les mœurs.

l'ame ardente, inconſtans par vanité, ou multipliant leurs goûts par ennui, mettant peu de prix à l'opinion, qui pour eux n'exiſte pas encore, ils donnèrent à un grand nombre de femmes leurs vices & leurs travers.

Alors le poids du temps, le déſir de plaire, dut répandre de plus en plus l'eſprit de ſociété ; & l'on dut venir au point où cette ſociabilité pouſſée à l'excès, en mêlant tout, acheva de tout gâter ; & telle eſt peut-être l'époque où nous ſommes.

Chez un peuple où l'eſprit de ſociété eſt porté auſſi loin, on ne doit plus connoître la vie domeſtique. Ainſi tous les ſentiments de la Nature qui naiſſent dans la retraite, & qui croiſſent dans le ſilence, y doivent être affoiblis. Les femmes y doivent donc être moins épouſes & mères.

Les mœurs dirigent plus les préjugés, que les préjugés encore ne

dirigent les mœurs. On doit donc renvoyer la fidélité des mariages au peuple, les facrifices de l'amitié aux bonnes gens, l'enthoufiafme de l'amour aux Paladins. Ces fentiments font trop exclufifs ; qu'en feroit-on ? Ils donnent à un feul, ce qui doit être à tous.

Plus le lien général s'étend, plus tous les liens particuliers fe relâchent. On paroît tenir à tout le monde, & l'on ne tient à perfonne. Ainfi la fauffeté s'augmente. Moins on fent, plus il faut paroître fentir.

Par un contrafte bizarre, on s'extafie au mot de fentiment ; & tout fentiment vrai & profond eft un ridicule. Peut-être croit-on, que ce qu'on ne fent pas, n'exifte point. Peut-être fe rend-on affez de juftice pour voir qu'on n'a point droit à un fentiment plus réel ; celui qui le donne, au lieu de paroître fenfible, ne paroît plus qu'une dupe.

Jamais le mot de *romanesque* ne dut être si à la mode. Ce mot satisfait doublement la vanité. Il dispense de l'estime pour des vertus qu'on n'a point ; il dispense de rougir pour des vices ou des foiblesses qu'on a. Il nous rend encore très-contents de nos lumières. Nous croyons avoir tout apprécié, & voir supérieurement ce qu'est l'homme & ce qu'il peut être.

On doit parler beaucoup de plaisir, & il ne doit être nulle part. L'ame se précipite sur les objets, quand il faudroit s'en tenir à une certaine distance. L'imagination nous laisse froids, parce qu'elle n'a plus rien à créer ; on a perdu les illusions.

Ce vuide qu'on éprouve, & le défaut d'énergie dans l'ame, ont dû créer *l'amusement* ; mot des esprits froids & des ames légères ; mot devenu important, & qui devroit être ridicule par le sérieux qu'on y met ; mot qui suppose qu'on n'est plus rien

par les vertus, & peut-être par les ſens.

Cet amuſement, ce je ne ſçais quoi qui ne tient ni à l'imagination, ni à l'eſprit, ni à l'ame, & ne conſiſte peut-être que dans des formes, étant le ſeul but, tout doit s'y rapporter. Les agréments font ſuppoſer les vertus, font pardonner les vices. Preſque perſonne n'a plus la hardieſſe de mépriſer ce qui eſt vil, quand ce qui eſt vil en impoſe par les graces. L'eſprit ne voit que de petits côtés ; l'ame ſe reſſerre, & ſe replie autour de petites choſes : plaire ou déplaire deviennent les grands mots de la langue.

Comme on eſt ſans ceſſe en ſpectacle, l'amour-propre plus irrité doit être plus vif ; mais ce même goût de ſociété qui l'irrite, ſçait l'arrêter. Il s'étouffe, il renaît ; il laiſſe échapper ſon ſecret à demi, & le retient. C'eſt une lutte où il tâche ſans ceſſe de vaincre ſans avoir l'air de combattre ;

& où il déguiſe ſes efforts, pour ne pas faire ſoupçonner ſes droits.

De tout cela enſemble doit naître chez les deux ſexes une frivolité inquiète, & une vanité ſérieuſe & occupée. Mais ce qui doit ſur-tout caractériſer les mœurs, c'eſt la fureur de paroître, l'art de tout mettre en ſurface, la grande importance miſe à de petits devoirs, & le grand prix à de petits ſuccès. On doit parler gravement des bagatelles de la veille, & de celles du lendemain. Enfin l'ame & l'eſprit doivent avoir une activité froide, qui les répande ſur mille objets ſans les intéreſſer à aucun, & donne du mouvement ſans donner de reſſort.

Mais ſi le goût des lettres & la manie de l'eſprit ſe mêle dans le même ſiécle, à ce goût actif de ſociété, de ce mêlange doivent réſulter d'autres effets. Alors doit régner un deſir général de paroître inſtruit, ſans qu'on

ait le temps de l'être. Alors on doit voir des foules de demi-connoiſſances; des idées philoſophiques, que de leur retraite jettent quelques hommes de génie, & que la multitude va s'arrachant, ſe diſputant, répétant & éparpillant dans des cercles; des converſations légères ſur des objets profonds; des formules d'eſprit toutes faites, & de l'eſprit de mémoire, quand on n'en peut avoir à ſoi; des établiſſements & des chocs de ſociétés; des prétentions de toute eſpèce & de tout caractère, des prétentions hardies, des prétentions froides & hautes, des prétentions circonſpectes & qui ſe tiennent ſur la réſerve; la fureur des réputations, quelques-unes de réelles, beaucoup plus d'uſurpées; l'intrigue, les ménagements, les petits ſoins; enfin l'art de louer pour ſe faire louer; l'art de joindre un mérite étranger au ſien, & d'intéreſſer la renommée ou par ſoi-même, ou par les autres.

Comme la maſſe générale des lumières eſt plus grande, & que par le mouvement elles ſe communiquent, les femmes ſans ſe donner même aucune peine, doivent être plus inſtruites; mais fidèles à leur plan, elles ne cherchent les lumières, que comme une parure de l'eſprit. En apprenant elles veulent plaire plutôt que ſçavoir, & amuſer plutôt que s'inſtruire.

D'ailleurs dans un état de ſociété où il y a un mouvement rapide, & une ſucceſſion éternelle d'ouvrages & d'idées, les femmes occupées à ſuivre ce tableau qui change & fuit ſans ceſſe autour d'elles, doivent plus connoître dans chaque genre l'idée du moment, que celle de tous les temps, & celle qui domine, que celle qu'on doit ſe former. Elles doivent donc ſçavoir plus la langue des arts que leurs principes, & avoir plus d'idées de détail, que de ſyſtêmes de connoiſſances.

Il me ſemble que dans le ſeizième ſiècle, les femmes s'inſtruiſoient par enthouſiaſme pour les connoiſſances mêmes. C'étoit en elles un goût profond qui tenoit à l'eſprit du temps, & ſe nourriſſoit juſques dans la ſolitude. Dans celui-ci c'eſt moins un goût réel, qu'une coquet terie d'eſprit; & comme ſur tous les objets, un luxe, plus de repréſentation que de richeſſe.

Par la même raiſon, plus de femmes autrefois durent avoir le courage d'écrire. Qu'ont-elles beſoin de ce mérite? Les hommages viennent les chercher ſans peine. La jouiſſance de tous les inſtants les dédommage de cette gloire qui les feroit vivre où elles ne ſont pas. Chaque jour finit pour elles les prétentions de chaque jour. Mille intérêts ſe mêlent à celui de leur eſprit. Leurs idées volent ſur un objet, & paſſent rapidement à un autre. Le mouvement général les entraîne. D'ailleurs un eſprit qui a des

graces naturelles, n'eſt dans ſa force que lorſqu'il eſt libre. Avec le don de plaire il embellit tout; mais content de ces ſuccès, & timide par ces ſuccès même, il préfére une exiſtence d'opinion à une exiſtence réelle, & craint de donner ſa meſure à l'envie (1).

Il ſeroit peut-être curieux d'examiner maintenant ce qui doit réſulter parmi nous, de tout ce mélange de mouvement & d'idées, de frivolité & d'eſprit, de philoſophie dans la tête & de liberté dans les mœurs. Il ſeroit curieux de comparer le caractère actuel des femmes avec celui qu'elles ont eu dans toutes les époques; avec

---

(1) Ce n'eſt pas que dans ce ſiécle, il n'y ait des femmes qui ayent écrit, & qui écrivent encore avec diſtinction; elles ſont connues: mais leur nombre diminue tous les jours; & il y en a infiniment moins qu'il n'y en eût à la renaiſſance des lettres, & ſous Louis XIV même.

leur timide réſerve, & leur douce modeſtie en Angleterre ; leur mélange de dévotion & de volupté en Italie ; leur imagination ardente & leur ſenſibilité jalouſe en Eſpagne ; leur profonde retraite à la Chine, & les barrières, qui depuis quatre mille ans dans cet empire les ſéparent des regards des hommes ; enfin avec le caractère & les mœurs qui doivent réſulter pour elles de leur clôture dans preſque toute l'Aſie, où n'exiſtant que pour un ſeul, ne pouvant cultiver ni leur caractère, ni leur raiſon, & deſtinées à n'avoir que des ſens, elles ſont forcées par la bizarrerie de leur état, à joindre la pudeur à la volupté, & la coquetterie à la retraite : mais pour faire ce parallèle, il ſuffit de l'indiquer.

J'obſerverai ſeulement que dans ce ſiècle, il y a moins d'éloges de femmes que jamais. La triſte dignité des panégyriques funèbres, n'eſt preſque

plus réservée que pour les femmes qui ont occupé, ou étoient destinées à occuper des trônes. Les Orateurs philosophes ne célébrent que ce qui a été utile à l'humanité entière, ou à des nations. Les Poëtes semblent avoir perdu cette galanterie délicate qui fit long-temps leur caractère. Ils chantent plus les plaisirs, que l'amour, & sont plus voluptueux que sensibles. Ce goût général pour les femmes, qui n'est ni amour, ni passion, ni galanterie même, mais l'effet d'une habitude froide & factice, ne réveille plus nulle part ni l'imagination ni l'esprit. Dans les sociétés, dans ce mêlange éternel des sexes, on apprend à louer moins, parce qu'on apprend à être plus sévère. L'amour-propre, juge & rival, quelquefois indulgent par orgueil, mais presque toujours cruel par jalousie, n'a jamais été plus vigilant à épier des défauts & à semer des ridicules. L'éloge est produit par

l'enthouſiaſme; & jamais dans aucun ſiécle on n'en eut moins, quoique peut-être on en affecte plus. L'enthouſiaſme naît d'une ame ardente, qui crée les objets au lieu de les voir. Aujourd'hui on voit trop: & à force de lumières, on voit tout froidement. Le vice même eſt au rang des prétentions. Moins on eſtime les femmes, plus on paroît les connoître. Chacun a l'orgueil de ne pas croire à leurs vertus; & tel qui voudroit être fat & qui ne peut y réuſſir, en diſant du mal d'elles, s'énorgueillit ſouvent d'une ſatyre, que, pour comble de ridicule, il n'a pas droit de faire. Tel eſt à l'égard des femmes même, l'influence de cet eſprit général de ſociété qui eſt leur ouvrage, & qu'elles ne ceſſent de vanter. Elles ſont comme ces Souverains de l'Aſie que l'on n'honore jamais plus que lorſqu'on les voit moins: en ſe communiquant trop à leurs ſujets, elles les ont encouragés à la révolte.

Cependant malgré nos mœurs & nos éternelles ſatyres, malgré notre fureur d'être eſtimé ſans mérite, & notre fureur plus grande encore de ne trouver rien d'eſtimable, il y a dans ce ſiècle, & dans cette capitale même, des femmes qui honoreroient un autre ſiècle que le nôtre. Pluſieurs joignent à une raiſon vraiment cultivée une ame forte, & relévent par des vertus, leurs ſentiments de courage & d'honneur. Il y en a qui pourroient penſer avec Monteſquieu, & avec qui Fénelon aimeroit à s'attendrir. On en voit qui dans l'opulence, & environnées de ce luxe qui force preſque aujourd'hui de joindre l'avarice au faſte, & rend les ames à la fois petites, vaines & cruelles, ſéparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connoiſſent les aſyles de la misère, & vont rapprendre à être ſenſibles en y verſant des larmes. Il y a des épouſes

tendres, qui jeunes & belles, s'honorent de leurs devoirs, & dans le plus doux des liens offrent le ſpectacle raviſſant de l'innocence & de l'amour. Enfin il y a des mères qui oſent être mères. On voit dans pluſieurs maiſons la Beauté s'occupant des plus tendres ſoins de la nature, & tour-à-tour preſſant dans ſes bras ou ſur ſon ſein le fils qu'elle nourrit de ſon lait, tandis que l'époux en ſilence partage ſes regards attendris entre le fils & la mère.

Oh! ſi ces exemples pouvoient ramener parmi nous la nature & les mœurs! Si nous pouvions apprendre combien les vertus pour le bonheur même, ſont ſupérieures aux plaiſirs; combien une vie ſimple & douce où l'on n'affecte rien, où l'on n'exiſte que pour ſoi, & non pour les regards des autres, où l'on jouit tour-à-tour de l'amitié, de la nature, & de ſoi-même, eſt préférable à cette vie in-

quiète & turbulente, où l'on court ſans ceſſe après un ſentiment qu'on ne trouve point! Ah! c'eſt alors que les femmes recouvreroient leur empire. C'eſt alors que la beauté embellie par les mœurs, commanderoit aux hommes, heureux d'être aſſervis, & grands dans leur foibleſſe. Alors une volupté honnête & pure aſſaiſonnant tous les inſtants, feroit un ſonge enchanteur de la vie. Alors les peines n'étant pas empoiſonnées par le remords, les peines adoucies par l'amour & partagées par l'amitié, feroient plutôt une triſteſſe attendriſſante, qu'un tourment. Dans cet état la ſociété feroit moins active ſans doute, mais l'intérieur des familles feroit plus doux. Il y auroit moins d'oſtentation, & plus de plaiſir; moins de mouvement, & plus de bonheur. On parleroit moins de plaire, & l'on ſe plairoit davantage. Les jours s'écouleroient purs & tran-

quilles : & ſi le ſoir on n'avoit pas la triſte ſatisfaction d'avoir pendant le cours d'une journée, joué le plus tendre intérêt avec trente perſonnes indifférentes, on auroit du moins vécu avec celles que l'on aime ; on auroit ajouté pour le lendemain, un nouveau charme au ſentiment de la veille. Faut-il qu'une ſi douce image ne ſoit peut-être qu'une illuſion ? Et dans cette ſociété bruyante & vaine, n'y a-t-il plus d'aſyle pour la ſimplicité & le bonheur ?

Il doit y avoir dans chaque ſiècle un caractère diſtinctif pour le mérite des femmes ; il conſiſte à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, & à en éviter les défauts. D'après cela ne pourroit-on pas dire que la femme eſtimable du ſiècle, ſeroit celle qui en prenant dans le monde tous les charmes de la ſociété, c'eſt-à-dire le goût, la grace & l'eſprit, auroit ſçu en même-temps

temps ſauver ſa raiſon & ſon cœur de cette vanité froide, de cette fauſſe ſenſibilité, de ces fureurs d'amour-propre, & de tant d'affectations qui naiſſent de l'eſprit de ſociété pouſſé trop loin ; celle qui aſſervie malgré elle aux conventions & aux uſages (puiſqu'ils ſont partie de notre ſageſſe) ne perdroit point de vue la nature, & ſe retourneroit encore quelquefois vers elle, pour l'honorer du moins par ſes regrets ; celle qui entraînée par le mouvement général, ſentiroit encore le beſoin de ſe repoſer de temps en temps auprès de l'amitié ; celle qui par ſon état forcée à la dépenſe & au luxe, choiſiroit du moins des dépenſes utiles, & aſſocieroit l'indigence induſtrieuſe & honnête à ſa richeſſe ; celle qui en cultivant la philoſophie & les lettres, les aimeroit pour elles-mêmes, non pour une réputation vaine & frivole ; qui dans l'étude des bons livres cherche-

roit à éclairer ſon eſprit par la vérité, à fortifier ſon ame par des principes, & laiſſeroit là le jargon, l'étalage & les mots ; celle enfin, qui parmi tant de légereté auroit un caractère ; qui dans la foule auroit conſervé une ame ; qui dans le monde oſeroit avouer ſon ami, après l'avoir entendu calomnier; qui oſeroit le défendre, quand il devroit jamais n'en rien ſçavoir ; qui ne ménageroit point un homme vil, quand par hazard il auroit du crédit & une voix, mais qui au riſque de déplaire ſçauroit dans ſa maiſon & hors de chez elle, garder ſon eſtime à la vertu, ſon mépris au vice, ſa ſenſibilité à l'amitié, & malgré l'envie d'avoir une ſociété étendue, au milieu même de cette ſociété, auroit le courage de publier une façon de penſer ſi extraordinaire, & le courage plus grand de la ſoutenir.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des femmes dans les différens siècles*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 16 Avril 1771. DUCLOS.

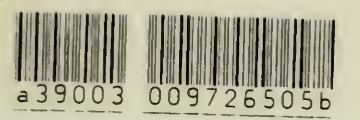
PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur THOMAS, de l'Académie Françoise, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, *les Eloges & discours de sa composition qui ont déja paru, suivi d'un Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des femmes*, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à

l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-onze, & de notre Régne le cinquante-septieme: Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1304. fol. 589. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, article XLI, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Réglement. A Paris, ce 22 Janvier 1772.

J. HERISSANT, *Syndic.*


a39003 009726505b